

C A H I E R
D

Lettres québécoises Page D 3

Le feuilleton Page D 5

Essais québécois Page D 7



Noces de Cana Page D 9

LITTÉRATURE
AMÉRICAINE

Une histoire de chien

*Le Tombouctou
de Paul Auster*

La sortie d'un nouveau roman de Paul Auster ne manque jamais de faire l'événement. *Tombouctou*, son neuvième roman qui paraît simultanément en français (aux Éditions Actes Sud/Leméac) et en anglais (sous le titre *Tiibuktu*, publié chez Henry Holt), nous plonge à nouveau dans l'univers cher à l'auteur, univers dont il repousse ici les frontières, non pas géographiques (le territoire américain est balisé et Auster n'en sort jamais), mais psychologiques. En effet, *Tombouctou* est une histoire de chien — dans tous les sens que l'expression peut supposer.

MARTIN BILODEAU

L'univers de Mr Bones est entièrement délimité par celui de son maître Willy, un Brooklynois schizophrène-alcoolique-tuberculeux qui, à la mort de sa mère, a dilapidé l'héritage et pris le chemin de la rue. Par la quantité de paroles sortant de sa bouche à chaque minute de sa vie éveillée, Willy (atteint selon le narrateur d'une véritable «*agorhée congénitale*») a appris à son chien la compréhension des mots, mais pas, hélas pour lui qui s'en plaint, l'usage de la parole. Aussi Mr Bones raisonne-t-il sans espoir de communiquer sa pensée et ses sentiments autrement qu'au moyen des outils dont la nature l'a doté.

Avec dans sa poche la clé d'une consigne contenant les 74 cahiers dans lesquels il a couché trente années de prose, Willy, dans un dernier effort avant que la mort qui le guette ne vienne le cueillir, entraîne Mr Bones dans les rues de Baltimore à la recherche de la maison de Mrs. Swanson, une institutrice qui, dans le passé, avait encouragé l'enfant qu'il a été à poursuivre ses aspirations littéraires. C'est à cette femme, perdue de vue depuis quelques décennies, que Willy veut remettre la somme de son œuvre et c'est au moment où, peut-être, il allait atteindre son objectif que l'homme, au seuil de la mort, est cueilli par des ambulanciers sur le balcon de la maison d'Edgar Allan Poe. Un lieu symbolique, mis sur leur chemin par un destin hautement austerien, où Willy et son chien s'étaient arrêtés pour la nuit, une dernière en tandem avant le départ définitif du maître pour Tombouctou, sorte de paradis imaginaire conjugué par leurs deux esprits et où Mr Bones espère lui aussi atterrir le jour où la responsabilité d'être vivant ne lui pèsera plus.

C'est donc à ce stade que Mr Bones prend la route, seul, à la recherche d'un foyer hospitalier et d'une main caressante. Or l'animal décrit par le narrateur (un «*salmigondis de traits génétiques — un peu colley, un peu labrador, un peu épagneul, un peu puzzle canin — et, ce qui n'arrangeait rien, son poil boulochaît, il avait mauvaise haleine et une perpétuelle tristesse imprégnait ses yeux injectés de sang*») n'est pas le modèle incarné du meilleur ami de l'homme. Aussi, sa quête nouvelle, son passage auprès d'un enfant chinois à qui ses parents interdisent de fraterniser avec l'animal jusqu'à son séjour dans une famille idyllique de Virginie, sera à l'image de son apparence, c'est-à-dire cohérente au dedans et incohérente au dehors.

Surnaturel

Monsieur Vertigo avait déjà ouvert la prose austerienne sur le monde du surnaturel, de la magie presque disneyenne avec son héros doté de pou-

VOIR PAGE D 2: AUSTER

L'ENFANT

«*Sous les Tropiques, il n'y a*

QUI, DÉJÀ,

pas que la végétation qui soit

ALLAIT SON

exubérante; les êtres le sont aussi.»

CHEMIN

ROBERT CHARTRAND

Lorsque Gallimard lui a proposé de faire paraître un récit sur son enfance haïtienne, dans une collection pourtant prestigieuse où se retrouvent les noms de Patrick Chamboiseau, du cinéaste Luchino Visconti et du Prix Nobel Kenzaburo Oé, Émile Olivier a d'abord beaucoup hésité. Le sociologue — il est professeur à l'Université de Montréal — avait autant de réticences que le romancier.

«*Lorsqu'on entreprend de revisiter son enfance, il arrive qu'on découvre d'anciennes blessures, des nœuds qui ne s'étaient pas dénoués. Et puis, en se racontant, on risque de gaspiller ce fond de soi-même, ce terreau où a germé notre regard sur le monde et qui nous rend créateurs; ne dit-on pas qu'un artiste qui fait une psychanalyse peut sombrer par la suite dans une période de stérilité? Par ailleurs, je suis plutôt pudique, et il y a le piège du narcissisme dans tout récit autobiographique. Enfin et surtout, je ne suis pas sûr que ma vie ait été assez intéressante pour accrocher les lecteurs.*»

Mais le naturel de l'écrivain l'a emporté. Émile Olivier s'est mis au travail. Une image, au fil des mots, en appelait une autre. Il lui suffisait, en quelque sorte, de se laisser écrire. La toute première phrase de son récit: «*J'ai toujours vu mon père de dos*», il a bien essayé de la déplacer, pour modifier cette perception un peu sèche de la figure paternelle. «*Mais j'ai senti que le livre voulait commencer ainsi, et je m'y suis soumis.*»

Grand-mère, mère et père

Le jeune Émile — Milo, comme on l'appelle affectueusement — a à peine connu son père, cet avocat dont «*la voix sculpturale pouvait lézarder un mur*». Lorsqu'il meurt, le garçon a neuf ans, et lui qui vivait seul avec sa mère et sa grand-mère, il découvre alors qu'il a neuf sœurs et un frère, tous nés de femmes différentes.

«*J'étais, dans le vocabulaire de l'époque, un bâtard. Mon père, lui, était conforme à la figure emblématique de l'homme des Tropiques, qui répand sa semence aux quatre vents. Il avait, comme je le dis dans mon livre, un sens inné de l'irresponsabilité. Ces hommes se voient comme de stricts géniteurs qui laissent aux femmes le soin d'élever et d'éduquer les enfants.*»

La mère, elle, inondait de tendresse cet enfant unique qui était la prunelle de ses yeux, son diamant noir, tout en lui reprochant tacitement sa naissance même.

«*Mes rapports avec elle étaient fondamentalement ambigus et ambivalents. Un jour, une dame qui l'avait bien connue m'a demandé: "Est-elle toujours aussi folle?" Cette phrase, terriblement cruelle pour l'enfant que j'étais,*

VOIR PAGE D 2: ÉMILE OLLIVIER

Émile Olivier

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

LIVRES

Émile Ollivier

«Adolescent, j'ai été blessé par Haïti. Voilà pourquoi je suis sévère à son endroit parfois.»

Auster

Cartographe de l'âme

SUITE DE LA PAGE D 1

voirs de lévitation qui, comme tous les héros austeriens qui l'ont précédé, usent ses souliers, poussés par son destin jusqu'au bout de lui-même. Mr Bones, en ce sens, représente la quintessence du héros austerien. Le moteur de ses actes, mélange d'instinct canin et de raison humaine, rejoint celui de Nashe dans *La Musique du hasard*, de Marco dans *Moon Palace*, d'Anna dans *Le Voyage d'Anna Blume*, construit d'une sorte de (dé)raison assésée par l'instinct. Livier Comme ses prédécesseurs, Mr Bones avance vers ce lieu imprécis où le ciel et la terre se rencontrent, où la révélation du passé, de la filiation, se manifeste au dernier détour, au terme d'une démarche marquée par le dépouillement et le renoncement.

La raison, l'instinct, la vie, la mort

Avec *Tombouctou*, l'auteur de la *Trilogie new-yorkaise* a composé une véritable symphonie d'émotions brutes, qui révèle et célèbre chez le canin, et par effet de miroir chez l'humain, les premières nécessités. La réalité au présent et les rêves prémonitoires se relaient dans cet admirable récit qui chevauche la raison et l'instinct, la vie et la mort, avec entre les deux toutes les appréhensions liées à l'une et à l'autre: «C'était la première fois depuis la mort de son maître qu'il était capable de penser à des choses sans se sentir écrasé de chagrin, la première fois qu'il comprenait que la mémoire est un lieu, un lieu réel que l'on peut visiter, et que passer un petit moment parmi les morts ne faisait pas nécessairement de mal, qu'en vérité cela pouvait être une source de consolation et de bonheur considérables.»

Comme il l'avait fait dans ses romans précédents, notamment dans *Moon Palace*, Auster apporte une fois de plus la preuve qu'il est un cartographe de l'âme humaine, un artiste



singulier, qui poursuit une œuvre cohérente, dans le même sens, sans jamais se répéter ni épuiser son inspiration. La quête d'absolu, qui anime ses personnages, ouvre sur des paysages infinis, des lieux à la jonction de nos existences matérielles et de nos aspirations spirituelles, où nous pouvons nous rendre, peut-être en fermant les yeux, comme le recommande Walt le Wonder Boy à la toute fin de *Monsieur Vertigo*: «You shut your eyes; you spread your arms; you let yourself evaporate. And then, little by little, you lift yourself off the ground. Like so.»

TOMBOUCTOU

Paul Auster
Éditions Actes Sud/Leméac
Arles/Montréal, 1999, 210 pages

SUITE DE LA PAGE D 1

m'a pourtant sauvé: je venais de trouver une grille d'interprétation du comportement de ma mère et du même coup un accommodement à l'égard de son ambivalence.»

Ce diagnostic de folie, paradoxalement, faisait sens? «Tout à fait. On ne le dit pas assez: les enfants sont extraordinaires. Ils sont à l'âge de l'immaturité, bien sûr, mais très tôt ils apprennent à échanger avec la vie, à interpréter le comportement des adultes. Cela est souvent vécu dans l'angoisse; comme l'a écrit Thomas Bernhard, dans *Maîtres anciens je crois: l'enfer existe; l'enfer, c'est l'enfance. Mais en même temps, ils découvrent la complexité du monde et sa richesse.*»

Cette mère ne tient pas en place. Héritière d'un patrimoine qu'elle ne sait pas faire fructifier, elle hypothèque ses maisons puis, ne pouvant rembourser, elle les vend une à une. Le jeune Milo change ainsi constamment de domicile. «Ma mère, comme on le dit là-bas, avait les pieds poudrés par la poussière des chemins qu'elle ne cessait de parcourir. J'ai d'ailleurs songé à intituler mon livre *L'Enfant aux pieds poudrés, mais il m'a semblé que cela faisait trop fleur-bleue. Bref, Vertigo: «You shut your eyes; you spread your arms; you let yourself evaporate. And then, little by little, you lift yourself off the ground. Like so.»*»

D'où ce goût de bouger, d'aller où le portent ses pas qu'à toujours éprouvé Émile Ollivier. Il y a, dans *Mille eaux*, un très bel éloge de la marche, «cet autre versant de la solitude»; car «marcher, c'est s'entourer de vide, c'est laisser l'esprit en chute libre, c'est bouleverser le sens de l'orientation, changer d'angle, multiplier les points de vue. En marchant, la solitude et le vide atteignent un niveau de perfectionnement.»



Galerie

Autobiographique ou non, une histoire haïtienne — ou guadeloupéenne, ou martiniquaise — ne serait pas complète sans sa galerie de personnages originaux, bizarres, hors du commun. Ce sont ici, parmi d'autres, les deux frères Justin, une certaine Lucette et ses trois hommes, un Allemand, de même qu'un superbe instituteur, le père Greenberger, grand contempteur de Joseph Staline. C'est le climat qui les crée, selon Émile Ollivier: «Sous les Tropiques, il n'y a pas que la végétation qui soit exubérante; les êtres le sont aussi.»

Tous ces personnages, comme les lieux mêmes, ont accompagné le jeune Milo dans sa formation. Mais l'adulte a le souvenir d'un garçon

qui, pour l'essentiel, s'est fait lui-même. Même son appartenance sociale était problématique: pour les bourgeois, il n'était pas des leurs, n'en ayant que les apparences, et les gens de condition modeste voyaient en lui un aristocrate. «Toute mon existence, j'ai été classé par mon entourage selon de fausses perceptions: voilà un beau cas de malentendu. À la vérité, je me suis forgé, par des acquisitions du hasard; je me dois à l'école, à de longues nuits de veille dans la fréquentation d'auteurs et d'ainés, à l'esprit dérangé de ma mère, à la sagesse de ma grand-mère, Nancy Saint-Victor.»

C'est celle-ci qui a incité le jeune Émile Ollivier à lire, même s'il ne l'a jamais vue un livre à la main. «Ma vie, dès lors, a changé de cap. Je ne déplorai plus de n'avoir ni frère, ni sœur. Et quand mes copains me cassaient les pieds, je lisais, très souvent étendu sous mon lit. Les images défilaient, j'étais heureux.»

Tout compte fait, Émile Ollivier estime-t-il avoir eu une belle enfance?

«Finalement, oui. L'homme fait — plus que fait! — que je suis maintenant, lorsqu'il regarde par-dessus son épaule, a l'impression d'avoir vécu deux vies: la première, de ma naissance jusqu'au jour où j'ai pris l'avion, en 1965, pour laisser le pays natal; et la seconde, vécue ici, et qui présente une tout autre problématique. Jusqu'à présent, j'ai senti le besoin de fouiller dans la première, dans ce monde disparu, qui s'est écroulé depuis. Comme disent les Africains: à chaque vieillard qui meurt, c'est une bibliothèque qui brûle.»

Le vieux pays

Quant au Haïti actuel, Émile Ollivier, qui l'a revu, lui est devenu étranger: un retour lui paraît impossible, comme il l'a dit sur le mode romanesque dans *Les Urnes scellées*, paru en 1996. «Port-au-Prince est dix fois plus peuplée que du temps de mon enfance, comme c'est le cas de bien d'autres villes dans le monde. Mais là-bas, cette explosion s'est faite sans travaux d'aménagement, sans infrastruc-

tures. La ville est devenue une poubelle à ciel ouvert.»

Cependant, Émile Ollivier n'est pas amer en pensant à son pays d'origine. «Adolescent, j'ai été blessé par Haïti. Voilà pourquoi je suis sévère à son endroit parfois. Mais je lui reste profondément attaché. Cependant, je n'aime pas parler de racines; je préfère parler de chemin. J'ai coutume de dire qu'on est les divers lieux qu'on traverse. Pour l'instant, c'est l'enfance que je remonte dans mon écriture. Mais il va falloir noter la suite, c'est-à-dire le chemin parcouru depuis plus de trente ans que je suis ici.»

Mille eaux est un livre de souvenirs. «J'aimerais qu'on le feuillette comme un album de photos jaunies par le temps. J'ai voulu y retracer l'éveil d'un regard sur cette collectivité, sur ce pays qui n'a jamais cessé de se battre et de se débattre dans des contradictions inextricables. Je ne suis pas placé pour donner des explications. Mais comme écrivain, je peux au moins poser le problème.»

Écrit alternativement à la première, à la deuxième et à la troisième personne, *Mille eaux* est un récit polyphonique comme le sont les romans d'Émile Ollivier. Il y dit l'enfance, l'éveil de la sensualité, mais également la mer, le vent, les arbres lors d'intermèdes par où le livre respire, comme dans les très courts poèmes qui, entre les chapitres, condensent ce qui précède ou annoncent ce qui vient.

Ce regard retrouvé de l'enfant, malgré les angoisses, n'a-t-il pas quelque chose de lumineux, comme celui de Dany Laferrière, un compatriote? «Laferrière est plus jeune que moi. C'est un excellent écrivain qui a son imaginaire à lui, et son style. Mais il n'y a pas de doute: chacun à sa façon, nous rongions le même os, si je puis dire.»

MILLE EAUX

Émile Ollivier
Gallimard, coll. «Haute Enfance», Paris, 1999, 174 pages

Renaud-Bray

Livres - Musique - Jeux - Vidéo - Papeterie

PALMARÈS
de nos cinq succursales
Ventes du 20 au 27 mai 1999

1	ROMAN	Une veuve de papier	4	John Irving	Seuil
2	ROMAN Q.	La petite fille qui aimait trop les allumettes ♥	31	Gaëtan Soucy	Boréal
3	SANTÉ	Je mange, je maigris et je reste mince!	7	M. Montignac	Flammarion
4	BIOGRAPH.	La prisonnière	5	M. Oufkir	Grasset
5	PSYCHO.	Le harcèlement moral	30	M-F Hirigoyen	Syros
6	ROMAN Q.	Le pari ♥	15	D. Demers	Q.-Amérique
7	ROMAN	Manuel de chasse et de pêche à l'usage des filles	15	Melissa Bank	Rivages
8	ROMAN	Prodige	1	Nancy Huston	Laméca/Sud
9	ROMAN	Sous le soleil de Toscane ♥	40	F. Mayes	Quai Voltaire
10	SPIRITU.	L'art du bonheur	10	Dalai-Lama	R. Laffont
11	GUIDE	Gîtes du passant du Québec '99	15	Collectif	Ulysse
12	THRILLER	L'associé	4	John Grisham	R. Laffont
13	ROMAN Q.	Les gens fidèles ne font pas les nouvelles	4	N. Bismuth	Boréal
14	ROMAN	Geisha	15	A. Golden	Lattes
15	ROMAN Q.	Maître Eckhart	52	Jean Bedard	Stock
16	SANTÉ	Recettes et menus santé	32	M. Montignac	Trustar
17	ESSAI Q.	Les bœufs sont lents mais la terre est patiente	8	P. Falardeau	VLB
18	ROMAN	Océan mer ♥	64	A. Baricco	Al. Michel
19	ROMAN	La maladie de Sachs ♥	18	M. Winckler	POL
20	ESSAI Q.	400 capsules linguistiques	11	G. Bertrand	Lancôt
21	ROMAN Q.	Taxi pour la liberté	14	G. Gougeon	Libre Expr.
22	ESSAI Q.	Nouvelles douces colères	1	Courtemanche	Boréal
23	ROMAN	Les particules élémentaires	36	M. Houellebecq	Flammarion
24	ROMAN	La courte paille	9	F. Dorin	Pion
25	CUISINE	Pinardises : recettes & propos ♥	99	D. Pinard	Boréal
26	ROMAN	Tombouctou	1	P. Auster	Laméca/Sud
27	GUIDE	Les voies cyclables au Québec	52	X X X	Tricycle
28	THRILLER	Le complot des Matarèse	11	R. Ludlum	Grasset
29	THRILLER	Tout à l'ego	2	T. Benacquista	Instant même
30	ROMAN	L'équilibre du monde ♥	16	R. Mistry	Al. Michel
31	ROMAN Q.	Les trois premiers coups	8	P. Légaré	Stanké
32	ROMAN	Soie ♥	99	A. Baricco	A. Michel
33	ROMAN	J'étais là avant	6	K. Pancol	Al. Michel
34	GUIDE	Plaisirs d'été pas chers	2	A. Demers	Trécaré
35	ESSAI Q.	Passage obligé	9	Charles Sirols	Homme
36	ROMAN	La première gorgée de bière	99	Phil. Derlern	Arpenteur
37	ROMAN US	Un homme vrai, un vrai	4	Tom Wolfe	R. Laffont
38	CUISINE	La cuisine d'aujourd'hui	6	Donna Hay	Koneman
39	RÉCIT	Besoin de mirages	4	Gil Lapouge	Seuil
40	PSYCHO.	Les hommes viennent de Mars, les femmes de Vénus ♥	99	J. Gray	Logiques
41	SCIENCE	Oiseaux, merveilleux oiseaux	32	H. Reeves	Seuil
42	THRILLER	Babylon babies	6	M. G. Dantec	Gallimard
43	SPIRITU.	Conversation avec Dieu T. 01 ♥	99	N. Walsch	Ariane
44	ROMAN	L'empreinte de l'ange	48	Nancy Huston	Laméca/Sud
45	ESSAI Q.	Nation Québécoise au futur et au passé	8	G. Bouchard	VLB

♥ : Coups de coeur Renaud-Bray : 1^{er} semaine sur notre liste

1^{er} ANNIVERSAIRE d'ouverture
de notre succursale STE-CATHERINE

Renaud-Bray
Ste-Catherine
offre **-20%** sur tous les livres.
Les journées du
Sam. 29, Dim. 30 et Lun. 31 mai 99
876-9119 1376 Ste-Catherine o. métro Guy Concordia
Ouvert 7 jours jusqu'à minuit

LIBER

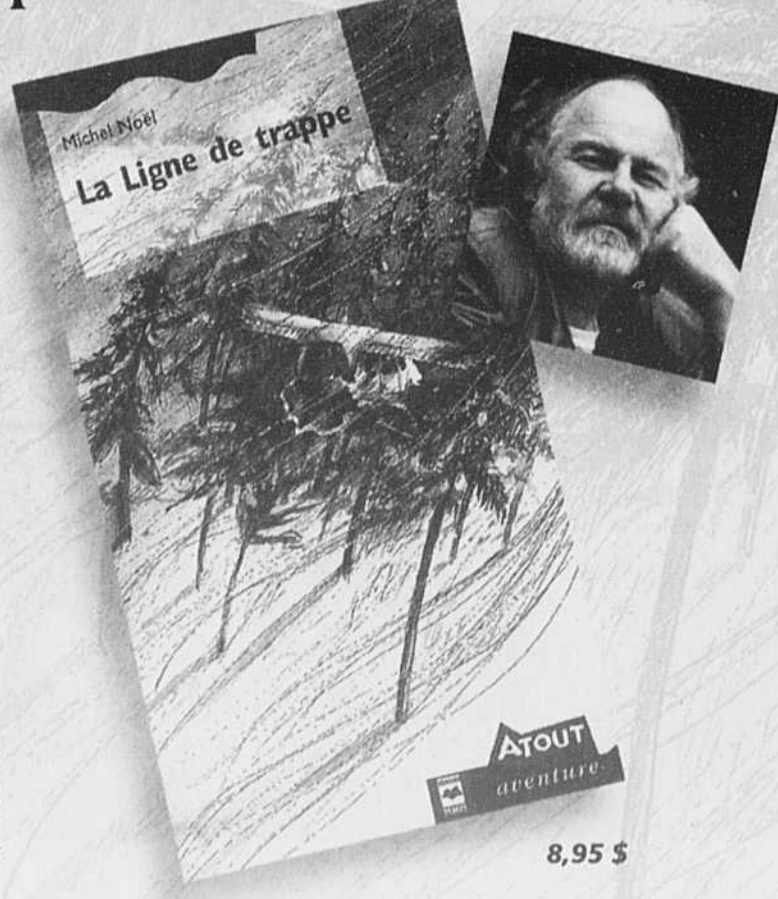


Bob Rae
Prosperité et bien commun

Ex-premier ministre néo-démocrate de l'Ontario, Bob Rae expose ici ses convictions sociales-démocrates confrontées à la tournure «économiste» du monde contemporain.

186 pages, 21 dollars

Des honneurs internationaux pour l'auteur MICHEL NOËL



Un nouvel honneur pour Michel Noël : son roman *La ligne de trappe* (Hurtubise HMH, collection Atout) fait partie de la sélection du célèbre catalogue allemand *White Ravens*. L'édition 1999 du catalogue n'a sélectionné que 251 titres en provenance de 49 pays.

Le contenu de *La ligne de trappe* a été reconnu comme «pouvant contribuer à une meilleure compréhension internationale des peuples et des cultures».

Les Éditions Hurtubise HMH tiennent à féliciter chaleureusement Michel Noël pour son travail exceptionnel d'auteur et d'ambassadeur de la littérature québécoise.



ÉDITIONS HURTUBISE HMH LTÉE

8,95 \$

Disponible en librairie

Atout aventure

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

Disponible en librairie

LIVRES

LETTRES QUÉBÉCOISES

Une archéologue débrouillardarde

Isla Nena, un bonne lecture d'été, un bon livre tout court

ISLA NENA

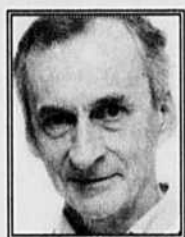
Anne Bergeron
Lancôt, Montréal, 1999, 235 pages

Une jeune femme d'ici dans une île lointaine: en simplifiant un peu, voilà l'essentiel d'*Isla Nena*. Ce premier roman d'Anne Bergeron, qui est informaticienne, ne nous transporte cependant pas au bout du monde. Le décor est juste assez exotique pour que le lecteur se sente dépaycé. Isla Nena, l'île naine, c'est le nom affectueux que lui donnent les habitants de l'île de Vieques qui, avec Colubra, fait partie du Commonwealth de Porto Rico. Elle n'a rien de remarquable. Elle est sans grande importance stratégique, ce qui n'empêche pas l'armée américaine d'y avoir une base navale depuis 1940, qui occupe les deux tiers du territoire. Il fallut, à l'époque, exproprier et déporter quelques milliers de paysans; mais c'est la vie, n'est-ce pas? La base est, depuis, réduite à des dépôts de munitions et à un terrain d'exercice: les Marines s'y sont entraînés en vue de l'invasion de la Grenade en 1983. Il y a peu à faire sur Vieques. L'île n'a pas d'attrait particuliers pour les touristes. Il s'y trouve bien une commune qui accueille les exclus de la société. Sinon, c'est un lieu de retraite pour une centaine d'Américains qui y coulent leurs vieux jours sans se mêler à la dizaine de milliers d'autochtones hispanophones. La ségrégation linguistique et culturelle se pratique en douceur sur Vieques et personne, dans le roman d'Anne Bergeron, ne trouve à y redire. Ce sont ces détails qui installent le climat du récit.

Fouilles

On y fait des fouilles archéologiques — peut-être inventées pour les nécessités de l'intrigue — qui ont permis de découvrir des artefacts vieux de deux mille ans, qui ont vraisemblablement appartenu à une tribu d'Indiens sédentaires, les Ignéris, qui faisaient partie du peuple Arawak,

anéanti lors de l'occupation espagnole au début du XVI^e siècle. La découverte alimente un débat entre spécialistes: les amulettes découvertes en 1977 sont-elles la preuve d'une migration plus ancienne qu'on ne le croyait jusque-là? Mais les archéologues espèrent, par la même occasion, se faire un nom et, par là, obtenir des fonds plus importants pour poursuivre leurs recherches. Dans le domaine de l'archéologie comme ailleurs, il faut d'abord faire parler de soi pour obtenir quelque considération. Il est vital de trouver si on veut avoir les moyens de chercher.



Robert Chartrand

C'est dans ce cercle vicieux très moderne des moyens et des fins que se débat la narratrice du roman, Françoise, une jeune archéologue québécoise qui travaille depuis plusieurs étés à Isla Nena. Au début du mois de mai, elle s'installe comme d'habitude, en attendant l'arrivée de son patron, Charles, dont on apprendra qu'il a été son professeur et qu'il est son mari.

Elle travaille seule, avec du matériel de fortune. Elle a d'ailleurs dû remettre les données de fouilles antérieures à un archéologue américain qui a, lui, les moyens de les poursuivre. Elle doit se rabattre sur l'exploration d'un site apparemment moins prometteur, et voilà que les autorités locales lui réclament une somme astronomique en guise de permis d'excavation.

Aventure

Sur ce fond de tracasseries, l'aventure démarre lorsqu'elle trouve par hasard, sur une plage, une cassette cadencée qu'elle transporte chez elle. Elle réussit à l'ouvrir: elle est remplie de sachets d'une certaine poudre blanche. La jeune femme décide de garder la cassette, moins pour jouer les trafiquants que dans



Anne Bergeron

l'espoir d'en tirer quelque profit, ne fût-ce qu'une récompense des autorités. L'initiative est téméraire: Françoise s'expose à divers dangers qu'elle va affronter avec sang-froid sans pour autant se métamorphoser en surfemme invincible.

Un peu d'exotisme, quelques description, une intrigue amoureuse: tous les ingrédients ont bien été dosés

Autour d'elle gravitent une douzaine de personnages, typés sans excès: des couples sans histoires qui louent des maisons ou des autos, un barman sympathique, un policier au grand cœur. Seul Chuck, un vieux bourlingueur, vétéran du Vietnam, détonne parmi eux: rongé par le cancer et l'alcool, il fait gentiment la cour à Françoise. Mais celui qui intéresse le plus, c'est un voisin, Michael Collins, qui se dit vacancier et ornithologue amateur. Il est, en tout cas, sympathique et débrouillard. Et mince et musclé. Bref, Collins est tout le contraire de Charles, le mari de Françoise, dont on devine par ce qu'il lui dit au téléphone que c'est un incapable, un carriériste et un fils à sa maman. Et lorsque vers la fin du roman il débarque enfin sur l'île, Françoise ne manque pas de remarquer qu'il a

un bedon... Elle et Collins s'aiment-ils? Ils sont en tout cas attirés l'un vers l'autre, et cela donne tout naturellement ce que l'on imagine.

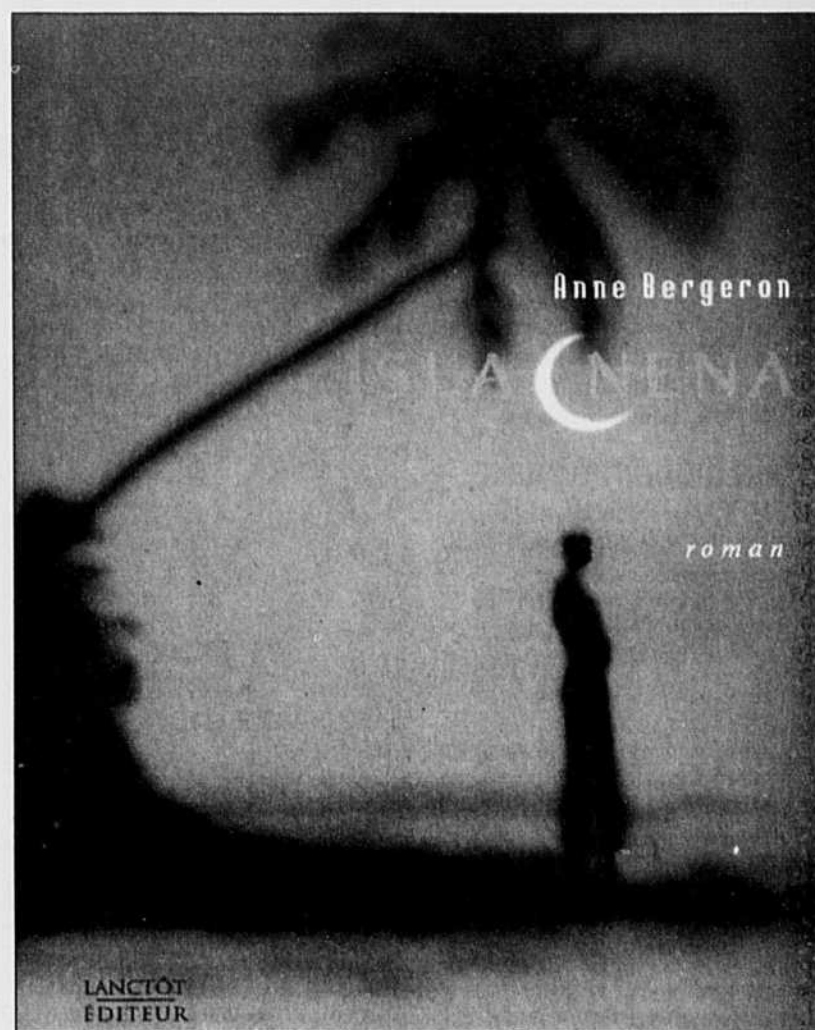
Ingrédients

Anne Bergeron a su bien doser dans son roman tous les ingrédients qu'elle y a mis: l'exotisme de cette île dont l'histoire, la situation socioéconomique, la faune et la végétation sont décrites juste assez précisément pour qu'on ait l'impression d'y être, des intermèdes de sensualité qui amorcent une intrigue amoureuse et une aventure prenante, somme toute vraisemblable, ponctuée d'un nombre raisonnable de rebondissements.

Comme l'accent est surtout mis sur l'action et le climat du récit, les personnages ont peu de goût pour les brasages d'idées. Pour l'essentiel, ils sont occupés à travailler ou à se défendre. Certains lancent cependant quelques considérations à propos de la mainmise des Américains sur l'île, et la narratrice se permet un bref rapprochement avec la situation du Québec. Selon elle, le choix des Portoricains se fait «entre le statu quo et l'américanisation complète; le nôtre est entre le statu quo et l'indépendance. Dans les deux cas, les camps sont de force égale». C'est un peu court, on en conviendra. Mais Françoise n'est pas politicienne. Ses préoccupations sont ailleurs.

Les effusions sont également rares chez les personnages d'*Isla Nena*. Françoise et Michael Collins se font quelques confidences sur leur passé respectif. C'est, manifestement, pour mieux se connaître et non pour s'épancher.

Le livre d'Anne Bergeron est donc le résultat d'un bon artisanat romanesque, dont l'histoire tient ce qu'elle promet. Elle commence par un prologue spectaculaire, qui ne sera élucidé qu'aux deux tiers du livre, et se déroule en cinq jours, d'un mercredi à un dimanche, chacun d'eux formant une partie distincte. Unité de temps, unité de lieu: *Isla Nena* est, à cet égard, un roman classique, rondement mené, captivant. C'est une bonne lecture d'été, et un bon livre tout court. On le quitte à regret comme sans doute Françoise, l'île de Vieques.



LE MONDE DE LA PETITE VIE
de Claude Meunier

«[...] Claude Meunier, nous convie à une visite guidée à l'intérieur des grands moments d'écriture qui ont marqué les quarante-six émissions de la série télévisée *La Petite Vie*»
Dominique Paupardin,
La Presse

LEMÉAC

Été et lecture se conjuguent. Passez chez votre libraire!

PLUS DE 100 TITRES

BORÉAL COMPACT

À l'achat de trois titres «Boréal compact», votre libraire vous offre le n° 100 de la collection, le merveilleux récit de Gabrielle Roy, *Le temps qui m'a manqué*.

Offre valable jusqu'au 30 septembre 1999

<p>BORÉAL COMPACT</p> <p>Marie-Claire BLAIS</p> <p>Marie-Claire Blais <i>Soifs</i></p> <p>N° 81 • ROMAN 320 PAGES • 14,95 \$</p>	<p>BORÉAL COMPACT</p> <p>Marie LABERGE</p> <p>Marie Laberge <i>Le Poids des ombres</i></p> <p>N° 101 • ROMAN 464 PAGES • 16,95 \$</p>	<p>BORÉAL COMPACT</p> <p>Robert LALONDE</p> <p>Robert Lalonde <i>Le Monde sur le flanc de la truite</i></p> <p>N° 99 • RÉCIT 198 PAGES • 13,95 \$</p>	<p>BORÉAL COMPACT</p> <p>Jean LAROSE</p> <p>Jean Larose <i>L'Amour du pauvre</i></p> <p>N° 90 • ESSAI 258 PAGES • 15,95 \$</p>
<p>BORÉAL COMPACT</p> <p>Pierre NEPVEU</p> <p>Pierre Nepveu <i>L'Écologie du réel</i></p> <p>N° 98 • ESSAI 256 PAGES • 16,95 \$</p>	<p>BORÉAL COMPACT</p> <p>Monique PROULX</p> <p>Monique Proulx <i>Les Aurores montréalaises</i></p> <p>N° 85 • NOUVELLES 248 PAGES • 13,95 \$</p>	<p>BORÉAL COMPACT</p> <p>François RICARD</p> <p>François Ricard <i>La Génération lyrique</i></p> <p>N° 55 • ESSAI 288 PAGES • 13,95 \$</p>	<p>BORÉAL COMPACT</p> <p>Gaétan SOUCY</p> <p>Gaétan Soucy <i>L'immaculée Conception</i></p> <p>N° 96 • ROMAN 352 PAGES • 15,95 \$</p>

LIVRES

LETTRES FRANCOPHONES

Mourir aux Marquises

Une interrogation sur l'existence même de la Belgique et de sa littérature

17 ÉCRIVAINS BELGES

Le Castor Astral
Paris, 1999, 177 pages

BELGIQUE TOUJOURS GRANDE ET BELLE

Sous la direction d'Antoine Pickels
et Jacques Sojcher
Éditions Complexe
Bruxelles, 1999, 598 pages

LISE GAUVIN

Durant la première quinzaine de mai, entre le printemps québécois et l'année du Maroc, la littérature de Belgique était l'invitée de la manifestation annuelle Les Belles Étrangères, organisée conjointement par le ministère de la Culture et de la Communication et le Centre national du livre de France. À cette occasion, dix-sept écrivains de Belgique ont été choisis pour représenter leur pays, soit une présence égale d'écrivains flamands et d'écrivains francophones (huit auteurs francophones, huit flamands et un de langue allemande, plus exactement), ce qui, à plus d'un titre, créait un précédent, car l'opération Les Belles Étrangères a pour but premier de faire connaître des auteurs en traduction.

Un choix difficile? Il semble que cela n'ait pas causé trop de remous, bien que, comme d'habitude en pareil cas, les critères soient difficiles à clarifier avec précision. Des auteurs à découvrir, donc, parmi lesquels j'ai apprécié tout particulièrement les romanciers Kristien Hemmerchts, dont le dernier roman, *Anatomie d'un divorce*, vient tout juste de paraître en traduction (La Différence) et Nicole Malinconi, dont le premier roman, *Hôpital silence* (Minuit, 1985), avait été à sa parution salué avec enthousiasme par Marguerite Duras.

Pour accompagner l'événement, la maison d'édition Le Castor Astral a réuni dans un volume des textes de chacun des écrivains retenus, textes pour la plupart inédits et précédés d'une courte bibliographie. Des écritures diversifiées, tous genres confondus, où l'on s'aperçoit qu'il est difficile de dis-



Claude Semal

tinguer des courants précis, sinon peut-être une propension à l'autodérision et une tendance marquée à s'interroger sur l'existence même de la Belgique et de sa littérature.

Pays et appartenance

«Je suis un écrivain qui vit en Belgique», déclarent, les uns après les autres, au cours des tables rondes, les écrivains invités, réagissant contre un jumelage qui pourrait avoir des visées unificatrices. «Tous les pays qui sont sûrs d'eux-mêmes sont des pays dont il faut se méfier», déclare le poète Joseph Deleu, qui ajoute: «Sous la surface, il y a toujours un petit tremblement, une incertitude. C'est ce qui fait que je ne m'en nie jamais. Mais nous ne sommes pas les Balkans.» «Je suis née en Belgique, mais la Belgique n'est pas née en moi», dira à son tour Kristien Hemmerchts. Celle-ci avouera avoir écrit ses premiers livres en anglais parce qu'il lui semblait plus facile de transgresser des frontières ou d'enfreindre des tabous dans une autre langue que la sienne. Mais on remarque peu d'expériences de bilinguisme littéraire, chaque écrivain produisant dans sa langue maternelle et, de façon exceptionnelle, comme c'est le cas pour le romancier Eric de Kuyper, allant jusqu'à se traduire lui-même.

L'interrogation se poursuit, de façon

explicite cette fois, dans *Belgique toujours grande et belle*, le volumineux ouvrage préparé par Antoine Pickels et Jacques Sojcher, sous les auspices de la Revue de l'Université libre de Bruxelles. Cet ouvrage fait suite à *La Belgique malgré tout*, publié en 1980, qui réunissait des textes de plusieurs écrivains et intellectuels à qui on avait demandé de définir leur sentiment d'appartenance. Ceux-ci, Bruxellois pour la plupart, avaient choisi de décrire leur patrie comme un «pays en creux» et semblaient tirer de leur condition une sorte d'apologie du manque, de justification externe de la clandestinité inévitable de l'artiste.

Quelque vingt ans plus tard, le projet de s'interroger de nouveau sur la question identitaire est justifié, de dire les directeurs de la publication, par les bouleversements sociopolitiques qu'a connus la Belgique, par l'horreur du meurtre des enfants et par la manifestation sans précédent qu'a constituée la Marche blanche en octobre 1996. N'est-il pas temps, se demandent-ils, de tenter de reconstruire un imaginaire collectif et de revoir, sinon de corriger, cette identité par la négative qui a longtemps été l'apanage de la Belgique? D'où le titre donné au recueil, *Belgique grande et belle*, qui reprend un passage de *La Brabançonne*, l'hymne national. Titre dont l'ironie s'accroît à mesure que la lecture progresse.

Un pays malgré tout

Car malgré le projet initial, les images qui ressortent sont encore celles du pays «malgré tout», d'une identité aussi encombrante qu'indéfinissable et que décrit bien l'auteur-compositeur Claude Semal dans *Trois chansons et un enterrement*. La première de ces chansons, intitulée *Le Pays petit* et composée en 1979, parle d'un pays à construire: «C'est un pays debout que je porte en mon ventre / Creusé par les houilleurs bâti par les maçons.» «Il y a du Québec dans ces calmes alexandrins charriant l'histoire d'un pays "à prendre"», constate-t-il dans son texte d'accompagnement.

La deuxième chanson, intitulée

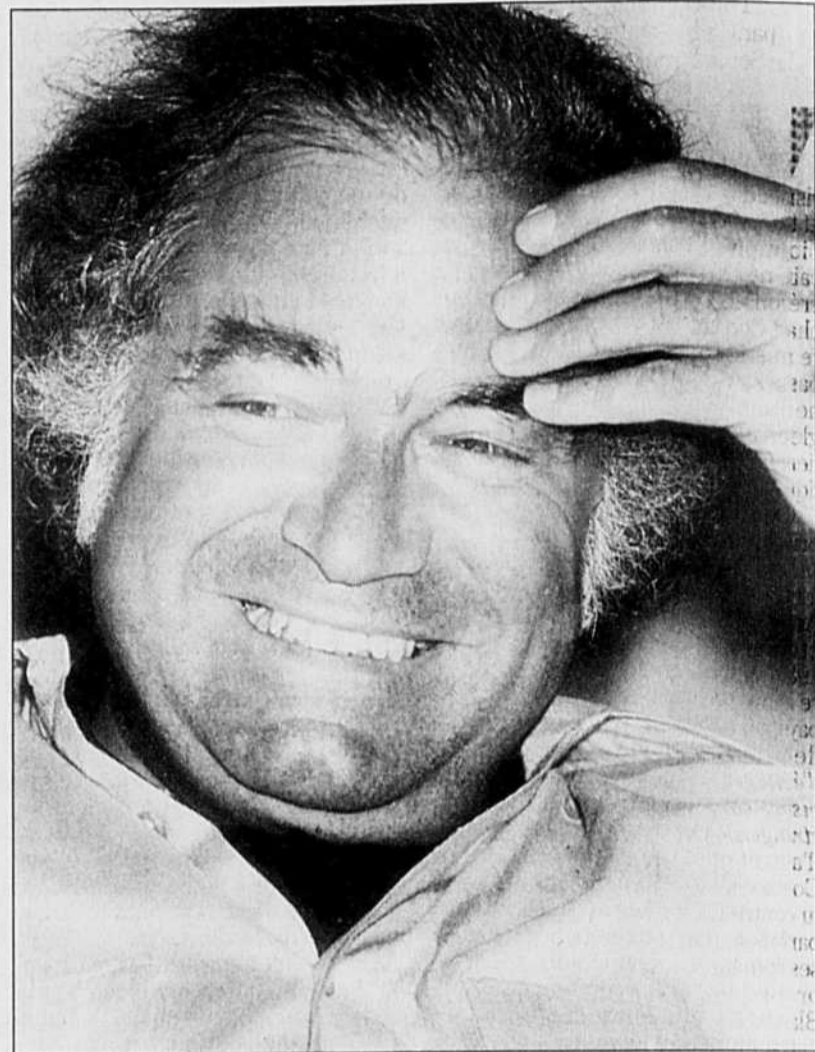
Noble B, est moins optimiste: «J'habite dans la seule ville au monde / Dont l'effé-tiche soit un mec qui pisse / Sous l'Atomium il y a les Belges / Belge ça ne rime avec rien / Pour changer d'air change d'auberge / Voir au moins s'il y a des terriens / Noble Belgique merdeau chériiii.» Et d'ajouter que les Belges, au lieu de se congratuler d'avoir produit un Jacques Brel, devraient plutôt se demander pourquoi il est allé mourir aux Marquises.

Quant à la troisième chanson, elle s'intitule simplement *Petit*. Composée en 1996, elle décline sur tous les tons les demi-mesures et les demi-projets: «Une petite amie un mini-trip / un petit séjour en demi-pension / un petit coup de vent une petite grippe / une petite idée sur la question...» Ce qui n'empêche pas son auteur de saluer, depuis les événements récents, la naissance d'une véritable opinion publique et de conclure: «Je sais pourquoi je ne vieillirai pas ici. Mais mon pays, c'est ici.»

Le sentiment d'être en exil dans leur propre pays habite plusieurs écrivains. C'est aussi la conclusion que tire Pierre Mertens d'une aventure savoureuse. Au moment où il venait d'obtenir le prix Médicis pour *Les Eblouissements*, un journaliste français vient l'interviewer chez lui à Bruxelles et titre ensuite son article: «Pourquoi un écrivain français a choisi de vivre à Bruxelles, un exil doré». Ce qui, somme toute, n'était pas si faux. Mais le même Mertens n'hésite pas à déclarer, malgré ses affinités avec la France: «Je me sens d'ici. Et je veux assister à la fin de la pièce — aussi mauvaise soit-elle — qu'on nous fait jouer.» L'identité, n'est-ce pas ce «point aveugle de la conscience», insaisissable par définition même (Stefan Hertmans)?

Wallon et flamand

«L'identité, c'est ce qu'on ne connaît pas», conclut la romancière Jacqueline Harpman d'une expérience d'enfance qui l'avait amenée à chanter les premiers vers de *La Brabançonne* en flamand, alors qu'elle venait d'arriver au Maroc et qu'on lui avait demandé de dire ce que signifiait être belge: fort



Pierre Mertens

heureusement pour elle, la cloche sonnant la récréation l'avait dispensée d'avouer qu'elle en ignorait la suite.

Pour d'autres, qui tentent de jouer le jeu de la définition, le surréalisme serait une spécialité belge, une «nature naturante». A moins que ce ne soit la banalité (Marc Wilmet) ou la bâtarde. Et l'écrivain cinéaste Luc de Heusch de se lancer dans un *Éloge de la bâtardise* entendue au sens de métissage et de croisements. Pour d'autres enfin, l'identité se reconnaît à certaines odeurs ou à certains sons, comme ceux des trams à Bruxelles au petit matin, qui, pour la romancière Amélie Nothomb, cette «apatride belge», signifient la fin d'une nuit de veille.

La Belgique, cette «métonymie de l'Europe» (Mertens), s'est pourtant engagée sur la voie d'un internationalisme non partisan, dont le Festival des arts du spectacle, qui réunit des

troupes de plusieurs pays, constitue l'une des réalisations. Ou encore vers une pensée utopiste, comme en témoigne ce Mondaneum rêvé par un bibliothécaire de la fin du siècle dernier, Paul Otlet, qui aurait inspiré Borges et qui serait, semble-t-il, une première ébauche d'Internet.

De l'ensemble de ces réflexions émerge une conception de l'identité comme «bricolage», soit une identité perçue comme une somme de marginalités et de solidarités nouvelles constituées entre les anciens espaces identitaires. Autant de visions différentes qui, dans ce collectif même, transforment les clichés et obligent à revisiter aussi bien l'histoire que l'avenir. Projet bien résumé dans cette formule d'Ali Serghini, écrivain né à Tanger: «Ainsi la Belgique procède-t-elle d'une origine toujours à venir.» C'est ce qui explique, sans doute, le grand nombre d'écrivains qu'elle génère.

HUMANITAS

Printemps 1999

AZRAËL OU L'ANGE EXTERMINATEUR

Gilbert CHOQUETTE

Un médecin-chirurgien du cœur, éloigné de toute spiritualité, et sa fille, Sophie, exaltée, quasi mystique, éprouvent la même fascination pour un jeune être énigmatique, à la fois ingénu et pervers, et surtout d'une mystérieuse beauté...

Roman, Tome premier, 207 pages, 19,95 \$
Tome second, 182 pages, 19,95 \$

ROCHER-AUX-OISEAUX

Gervais POMERLEAU

Le cinquième et le dernier roman du cycle «Les Chevaucheurs de Vagues» continue la saga destinée à rendre aux anciens Madelinots le patrimoine qui baigne dans la saumure laurentienne depuis des siècles et qui leur appartient.

Roman, 183 pages, 19,95 \$

GLANURES

Serge CÔTÉ

Chanter son pays gaspésien, ses beautés, ses merveilles et ses richesses, c'est vouloir rendre hommage à ses origines, à ses racines et à raconter avec nostalgie de belles et tendres histoires d'amour...

Récits, 183 pages, 19,95 \$

LETTRÉS DOUCES

À MES ADOLESCENTES et D'AMOUR ET DE SURVIE

Louise DE GONZAGUE PELLETIER

«frénésie / mes filles sont amoureuses / elles sentent bon le thym / le cerfeuil le chèvreuil // une lame joyeuse glisse sur ma joue / son attendrissant du long tango»

Poèmes, 65 pages, 8,00 \$

L'ÉVEIL

Théâtre performance et créativité

Susana CACERES

Comment éveiller la créativité des jeunes défavorisés et comment atteindre l'état de grâce qui leur permettra de s'exprimer artistiquement au-delà des contraintes, des préjugés et des conditions de vie habituelles?

Essai, 136 pages, 18,95 \$

JE NE VEUX PAS MOURIR

CHAUVÉ À MONTRÉAL

D'Alain Stanké à Monique LaRue : un écrivain raconte

Gary KLANG

Voici un tableau de la vie littéraire de Montréal qui fera sans doute grincer des dents. Certains seront heureux d'être nommés, d'autres un peu moins : Alain Stanké, Yves Beauchemin, Dany Latrrière, Claude Jasmin, Émile Olivier, Monique LaRue...

Collection Circonstances, 156 pages, 18,95 \$

L'ESPÉRANCE RETROUVÉE

(Chemins de vie)

Maurice JONCAS

Témoignage souvent ardu, plein d'émerveillement et de confiance dans la vie, sur le thème difficile de l'espérance, surtout aujourd'hui, quand tant de souffrance et d'injustice menacent ses raisons d'exister.

Collection Circonstances, 184 pages, 19,95 \$

LES YEUX DE LA COMTESSE

(Sophie de Ségur, née Rostopchine)

Marie DESJARDINS, Marc HÉBERT

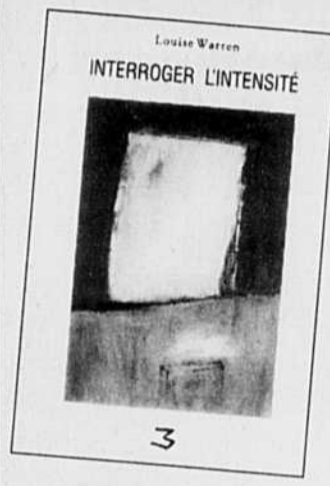
«Relevant à la fois de la biographie, de l'essai littéraire et du livre d'art, Les yeux de la comtesse se révèle un ouvrage fort intéressant...»

Louis Cornelier, Le Devoir

Deuxième édition
Collection Reflet, 120 pages (88 photos), 30 \$

NOUVEAUTÉ aux Éditions TROIS

INTERROGER L'INTENSITÉ



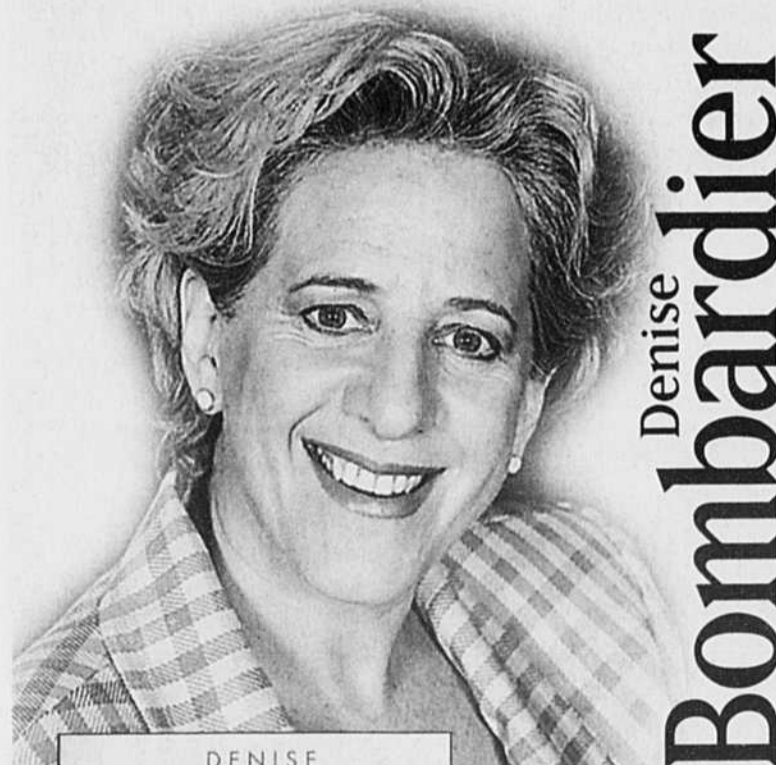
Louise Warren

essais

Dans l'atelier d'écriture, Louise Warren livre une réflexion passionnée sur le travail de poète et décrit le processus de création à partir de sa pratique. L'essai lui-même apparaît comme un atelier de l'intensité

178 pages - 23,00 \$

En vente chez votre libraire



Denise Bombardier

DENISE BOMBARDIER



Aimez-moi les uns les autres

224 PAGES • 27,95 \$

Seuil

UN OBJET DE BEAUTÉ

de Michel Tremblay



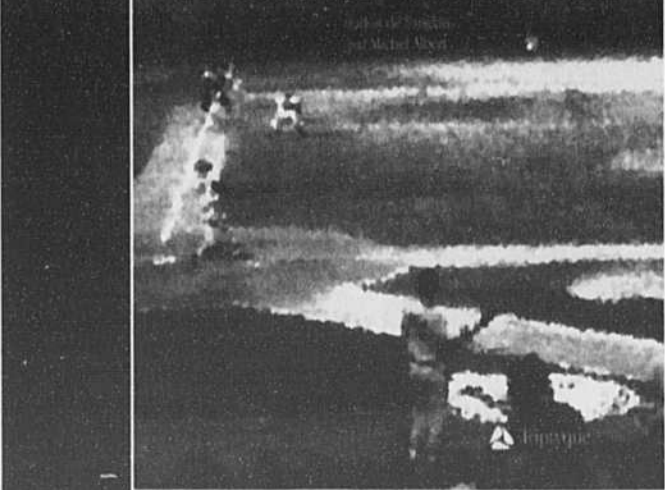
LEMÉAC/ACTES SUD

Été et lecture se conjuguent. Passez chez votre libraire!

Triptyque

David McFadden
George Bowering
Michel Albert

Poèmes
et autres baseballs



Les poètes canadiens George Bowering, David McFadden et le poète québécois Michel Albert posent, dans *Poèmes et autres baseballs*, un regard à la fois naïf, narquois et attendri sur le national pass-time américain.

poésie, 111 p., 16 \$

LIVRES

LE FEUILLETON

Les secrets de l'enfance

SCÈNES DE LA VIE D'UN JEUNE GARÇON

J. M. Coetzee
Traduction de l'anglais
par Catherine Glenn-Lauga
Le Seuil, Paris, 1999, 190 pages

Voilà un roman qui parle de l'enfance, mais à distance, en évitant les éclats et le lyrisme, d'une manière à la fois cruelle et tendre. C'est là le premier livre autobiographique de cet auteur sud-africain, né en 1940, reconnu pour sa discrétion et sa confidentialité, John Michael Coetzee. Enseignant en littérature américaine au Cap, où il est né et a passé sa vie (à l'exception d'une dizaine d'années aux États-Unis et en Angleterre), Coetzee exerce aussi les métiers de traducteur et de critique littéraire.

Couronné à plusieurs reprises, surtout à l'étranger (Michael K, sa vie, son temps a reçu le Booker Prize en Angleterre et le Femina étranger en France en 1985), il n'est pourtant guère apprécié dans son propre pays, où on l'accuse souvent de propager «une vision d'étranger, ou au moins une vision confortable pour les étrangers». On le comprend d'autant plus aisément que Coetzee s'est longtemps battu contre l'apartheid et s'est parfois montré féroce, dans ses romans, en parlant de sa propre société, celle des Blancs.

On en trouve d'ailleurs des échos dans son dernier roman, *Scènes de la vie d'un jeune garçon*, même si cet aspect des choses demeure secondaire par rapport à son objet principal: la vie d'un jeune garçon blanc, né catholique, dans un pays dominé par les Afrikaners protestants, d'une mère d'origine allemande et d'un père à moitié anglais, à moitié afrikaner, et qui a eu très tôt le sentiment de sa singularité, c'est-à-dire de sa différence.

Signe particulier? Il adore sa mère — bien qu'il craigne à tout moment d'être englouti par son amour — et déteste son père, avocat raté qui finira alcoolique, en qui il ne voit qu'une «pièce rapportée» dans l'édifice du ménage. Pour échapper à l'influence de la mère et pour devenir un homme, il aimerait bien que son père le batte de temps à autre... Pourtant, si cela devait arriver, si son «père osait porter la main sur lui, il ne trouverait pas le repos avant de s'être vengé [...], il serait possédé, comme un rat acculé dans un coin et qui se jette à droite à gauche en faisant claquer ses crocs venimeux, trop dangereux pour qu'on le touche». En somme, il veut l'impossible mais préfère de beaucoup le statu quo.

Une vie en dix-neuf chapitres

Ce roman est constitué de dix-neuf courts chapitres qui éclairent tous un des aspects de la vie du jeune garçon. Il est écrit à la troisième personne du singulier et au présent narratif, comme pour mieux échapper à tout lyrisme superflu. Les histoires racontées tiennent à peu de choses et ne s'appesantissent jamais.

Il y est question de la bicyclette que sa mère achète un jour pour avoir un

peu plus d'autonomie et que tout le monde ridiculise, y compris lui-même, imitant en cela son père; des leçons qu'on donne à l'école et qu'on fait entrer dans les têtes à coups de fouet ou de badine (coups que la bonne conduite de John lui épargnera toujours, bien qu'il rêve secrètement de les recevoir pour enfin rompre avec le «*charme maléfique qui l'enserme comme un étou*», c'est-à-dire l'amour de sa mère); de son entrée chez les scouts où il va rater la plupart des épreuves et même, à sa grande honte, passer près de se noyer; des rivalités à l'école entre Afrikaners et juifs et catholiques («*Pour [...] venger ce que les juifs ont faits au Christ, les élèves afrikaans, des costauds boutonneux, brutaux, parfois se jettent sur un juif ou un catholique et lui bourrent les biceps de petits coups de poing, rapides, mauvais, ou lui flanquent des coups de genoux dans les couilles, ou lui tordent les bras en les maintenant dans son dos jusqu'à ce qu'il demande grâce.*»); de sa passion pour les Russes, «*qui est un secret si noir qu'il ne peut le révéler à personne*»; enfin, des vacances à la ferme de la famille de son père, ferme qui sera pour lui l'équivalent d'une seconde mère; de son amour du sport; de sa découverte de la sexualité... Bref, de tout un tas de petites histoires ou anecdotes qui ont marqué son enfance.

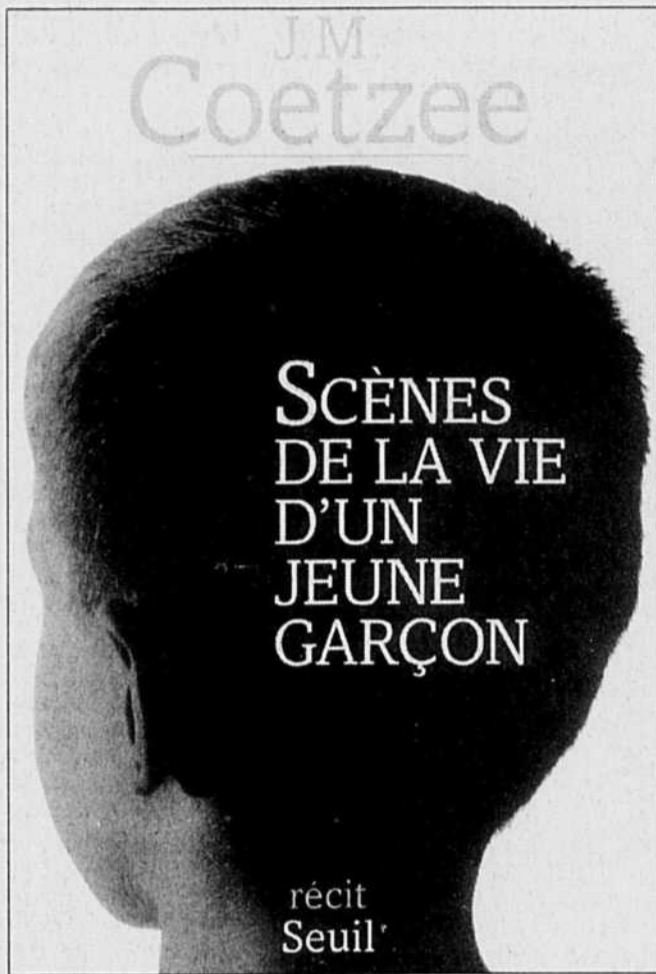
Ce qui se dégage cependant de tout cela, c'est la conviction de plus en plus forte qu'il n'est pas semblable aux autres, que quelque chose «*va de travers*», qu'il ne peut jamais partager ses secrets avec les autres enfants de son âge, à tel point qu'il «*commence à se voir comme une de ces araignées qui vivent dans un trou, fermée d'une trappe [...], pour se couper du monde et se cacher*». La hantise de ne pas être «normal»...

Les contradictions du monde adulte

C'est pourtant bien de cette «anormalité» que le jeune John va tirer l'essentiel de sa personnalité et de sa philosophie. Enfant surprotégé par sa mère mais qui s'en défend, méprisant son père pour sa faiblesse mais cherchant les épreuves d'homme, il passera surtout son temps à lire, c'est-à-dire à chercher à comprendre, à s'inventer un monde qui n'est encore, en cette période de sa vie, qu'une lointaine promesse. Il constatera surtout, autour de lui et en particulier chez sa mère, beaucoup de contradictions qui vont l'amener à développer son sens analytique.

«*Un jour elle dit une chose, le lendemain une autre, si bien qu'il ne sait pas ce qu'elle pense en réalité [...]. Si elle pense que les fermiers valent mieux que les avocats, pourquoi est-ce qu'elle a épousé un avocat? Si elle pense que c'est de la foutaise d'étudier dans les livres, alors pourquoi est-ce qu'elle est institutrice? [...]. Il voudrait qu'elle croie en quelque chose.*» D'autres contradictions s'offrent à lui et ont un effet tout aussi pervers. Selon son père, seuls les Anglais sont bons, au contraire des Afrikaners.

Alors, pourquoi est-ce Trevelyen, un Anglais, qui a battu le jeune métis Eddie, poussant «*un grognement à chaque coup, et se laissant posséder par la*



rage, comme le premier Afrikaner venu? Pourquoi, la seule fois de sa vie où il entend le mot «sage», ce mot doit-il être adressé à un vieux Noir par sa mère? Pourquoi l'amour doit-il être cette «*cage dans laquelle il tourne en rond, va et vient comme un babouin ahuri*», alors qu'elle devrait le libérer? Pourquoi, lorsqu'il parle afrikaans, «*tout ce qu'il y a de compliqué dans la vie semble tout d'un coup se simplifier*», le faisant devenir quelqu'un d'autre, quelqu'un de plus simple, de plus gai et qui va d'un pas plus léger? Et pourquoi les petits Afrikaners, qui ont, comme les enfants métis, une «*spontanéité irréfléchie, une fougue naturelle que rien n'est venu gâter*», doivent-ils la perdre d'un coup à l'âge où «*ils se défont et la beauté en eux meurt*»? Bien des questions dans la tête d'un jeune enfant qui n'a pas voulu oublier pour ne pas trahir les secrets qui l'ont toujours distingué des autres, et qui va les répercuter dans sa

vie adulte, à la fois par l'enseignement et par l'écriture.

Coetzee aurait pu faire ici un roman sombre, plein de colère et d'éclairs, il aurait pu choisir cette écriture dont il rêvait enfant dans ses cours avec M. Whelan — une écriture qui, une fois qu'elle «*commencerait à couler de sa plume, se répandrait sur la page sans qu'on puisse l'arrêter, comme de l'encre renversée [...], comme des ombres qui courent à la surface d'une eau qui dort, comme des éclairs qui crépitent et qui zèbrent le ciel*»... Ça aurait été le portrait d'un jeune enfant révolté et qui se fait du cinéma pour mieux se grandir.

Il a plutôt choisi la manière sobre, indirecte. Cela rend peut-être son récit moins exaltant mais certainement plus juste et plus vrai, car n'a-t-il pas toujours pensé que l'enfance n'était rien d'autre «*qu'une période de la vie qu'il faut endurer en grinçant des dents*»? denisjp@mink.net



Jean-Pierre Denis

La manière
sobre,
indirecte,
de Coetzee

John Irving

UNE VEUVE DE PAPIER

roman
Seuil

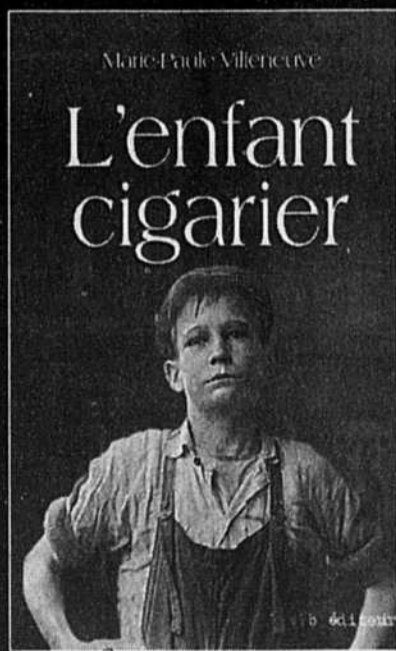
468 PAGES • 34,95 \$

« Ce roman est magnifique. Envoûtant. »
Pascale Frey • LIRE

« 500 pages de pur plaisir qu'on déguste sans modération, le cœur battant, dévoré d'impatience. »
Bruno Corty
LE FIGARO LITTÉRAIRE



MARIE-PAULE VILLENEUVE



«Premier roman [...] limpide et généreux, appuyé par d'abondants dialogues.»
MARTIN BILODEAU, *Le Devoir*

«Un très bon roman.»
ÉLISABETH BENOIT, *La Presse*

«On aime cet enfant de la balle qui grandit à la force du poignet et qui nous ressemble.»
HÉLÈNE LE BEAU, *Elle Québec*

«Un roman captivant, du début à la fin.»
ANNICK DUCHATEL, *Femme Plus*

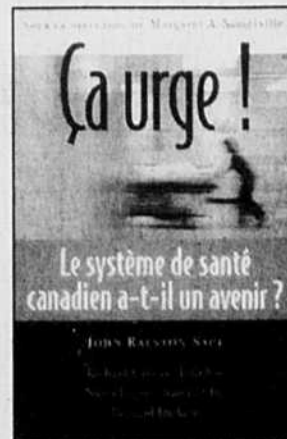
LE GROUPE VLB-MARIE VILLENEUVE

vlb éditeur

www.edvlb.com

La passion de la littérature

DES LIVRES ET DES IDÉES



Ça urge!
Le système de santé canadien a-t-il un avenir?
Sous la direction de Margaret A. Somerville
Ce livre montre de façon éloquent pourquoi les gouvernements doivent renouveler leur engagement envers le système de santé canadien.
176 PAGES, 29,95\$

La réforme de la santé au Québec

Sous la direction de Pierre Fortin
De nature à susciter une réflexion sur la réforme des services de santé et des services sociaux, cet ouvrage met l'accent sur les enjeux éthiques qu'elle soulève.
Coll. Cahiers de recherche éthique 22
248 PAGES, 22,95\$



Le journal Le Canadien
Littérature, espace public et utopie 1836-1845
Sous la direction de Micheline Cambron
Cette lecture originale du journal *Le Canadien*, nous replonge dans une époque riche de drames, de déception et d'espoir.
424 PAGES, 29,95\$

Les soirées du Château de Ramezay de l'École littéraire de Montréal

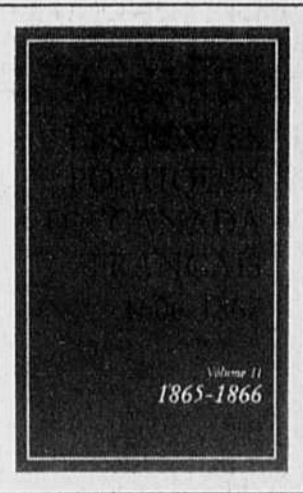
L'édition intégrale de 1900 présentée par Micheline Cambron et François Hébert
Un document unique qui, il y a cent ans, ébranlait la tradition littéraire québécoise, dans une édition remarquable.
354 PAGES, 32,95\$



Croire en liberté
Sous la direction de Jean-François Malherbe et Jean Desrosiers
Un livre franc qui pose une question grave: la foi chrétienne a-t-elle encore un avenir? Des textes de réflexion de Marie Gratton, Martine Pelletier, Patrick Snyder et Raymond Vaillancourt.
186 PAGES, 22,95\$

Les textes poétiques du Canada français 1606-1867

Volume II 1865-1866
Yolande Grisé et Jeanne d'Arc Lortie, s.c.o.
Voici l'intégralité des textes poétiques parus entre 1865 et 1866, toujours présentés avec pertinence.
880 PAGES, 89,95\$



Déclics Art et Société
Le Québec des années 1960 et 1970
Collectif
Dans cet ouvrage remarquable, le Musée d'art contemporain de Montréal et le Musée de la civilisation à Québec s'associent pour dépeindre la vitalité du milieu des arts visuels au cours de la décennie 1960 et 1970.
256 PAGES, 29,95\$

L'État-providence des entreprises

Les politiques canadiennes de promotion de l'investissement
André Raynaud et François Raynaud
Une analyse des politiques d'aide aux investisseurs étrangers et une question gênante: les gouvernements en ont-ils pour leur argent?
232 PAGES, 24,95\$



LIVRES

LITTÉRATURE AMÉRICAINE

Violence absurde

Bell dans l'univers noir de Baltimore

DIX INDIENS

Madison Smartt Bell
Traduit de l'américain
par Pierre Girard
Actes Sud, Arles, 1999, 320 pages

MARIE-HÉLÈNE ALARIE

Dix Indiens partent sur le sentier de la guerre. Dix Indiens s'entre-tuent jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'un. Pourtant, ce drame se déroule loin des plaines du Far West, dans l'univers des Poe Homes — complexes de HLM des quartiers noirs de Baltimore —, où les seuls Blancs qu'on y rencontre sont des touristes égarés qui cherchent la maison d'Edgar Allan Poe. Dix Indiens, revendeurs de crack, y roulent en Lexus et portent à leur ceinture cellulaire et pistolet automatique. La plupart d'entre eux n'atteignent pas l'âge de vingt ans. Ici, la mort naturelle, on ne connaît pas: une balle est si vite perdue... Pourtant, un homme blanc traverse la ligne de tir; malgré lui, il s'impose comme sauveur. Mais peut-on sauver le monde? Madison Smartt Bell pose la question.

Un jour, en faisant son jogging, Devlin se fait renverser par un chauffard. Il s'en sort avec seulement une ecchymose à la cuisse. Sans qu'il soit banal, cet événement ne porte pas à conséquence. Toutefois, il n'en dira rien à sa femme, pas plus qu'à sa fille Michelle: «[...] il avait quelque part besoin de garder tout cela pour lui — cette sensation délicieuse d'être un survivant.» C'est le début, pour Devlin, d'une crise existentielle.

Fusillade

Un second événement, moins banal celui-là, oblige Devlin à reprendre contact avec une nouvelle réalité. Lorsqu'il est témoin d'une fusillade et qu'une jeune mère s'effondre sous ses yeux, touchée par une balle perdue, il se dit tout simplement: «Je ne peux pas ne rien faire», et c'est alors qu'il s'empare du bébé dans la poussette et se met en marche vers sa voiture. Au même moment, sa vie bascule.

«Il [...] semblait depuis peu obligé d'appeler à quelque obscure détermination pour se lever chaque matin et affronter sa journée.» Psychologue pour enfants, il sent que sa carrière piétine. Il songe à réduire son nombre d'heures de pratique en cabinet privé. Pris dans un cul-de-sac, il sait que sa rédemption lui viendra du taekwondo, cet art martial dans lequel il puise la force de refaire surface.

Par désespoir, par naïveté, il se met en tête d'ouvrir une école de taekwondo en plein cœur de ce quartier laissé à lui-même, abandonné à la pauvreté et à la violence. Progressivement, l'abandonne le monde des Blancs pour se glisser dans celui de ses élèves; l'univers noir de tous les Trig, Gyp, D-Trak, Mud-dog, Tamara et Sharmane d'Eager Street ainsi que celui des Boxcar



Butch, Bigfoot et Kool-whip des Poe Homes, tous des membres de gangs rivaux. «Chaque jour, en entrant dans cette salle, je laisse derrière moi le reste de mon existence. Si vous voulez arriver à quelque chose ici, il va falloir apprendre ça aussi.» A l'intérieur de son dojo, Devlin réussit à maintenir une certaine illusion d'harmonie, mais à l'extérieur, on continue à s'entre-tuer, et le nombre de ses élèves diminue de jour en jour.

Bell n'est pas le premier auteur à aborder les thèmes de la violence et de la pauvreté; pourtant, la vision qu'il nous propose est unique. Ce roman, Madison Smartt Bell le déconstruit plus qu'il ne le construit. Les chapitres alternent entre les voix des Noirs et celles des Blancs. Intercalant la forme narrative de la troisième personne pour décrire le monde des Blancs et le je de la première personne pour faire témoigner les Noirs, Bell rythme le roman de façon soutenue tout en montrant les deux points de vue qui existent pour relater le même événement. Basés sur le décompte des morts, les chapitres sont numérotés de 10 à 1.

D'entrée de jeu, dès l'introduction, on plonge dans un univers de violence absurde qui, pourtant, fait partie de la vie quotidienne des jeunes Noirs et qui impose ses propres règles. Les mots que Bell met dans la bouche des Noirs sont durs, ce sont les mots de la rue. Ces mots, par leur simplicité, confèrent souvent une force incroyablement aux propos et placent le lec-

teur face à un froid étalement des faits. Par exemple, lorsque Sharmane songe à son amie tuée, elle le fait en évoquant un souvenir d'enfance chargé de sens: «J'aurais voulu pleurer mais je n'avais pas. C'était à cause de ce que je voyais derrière mes yeux que je me sentais comme ça. Jaynette et moi petites filles en train d'aller et venir sur le trottoir d'en face avec des gros sacs-poubelle, un pour les bouteilles, l'autre pour les papiers. On se sentait fières, après, de voir comme ça faisait bien.»

Par opposition, lorsque l'auteur aborde de la dépression individuelle — celle de Devlin surtout —, les émotions font place à l'analyse. C'est avec une lucidité extrême, présument de la fin prochaine, que Bell dira de Devlin: «Chaque jour en franchissant la grille il se glissait hors de sa propre histoire comme on se débarrasse d'un manteau d'hiver étouffant. Un sanctuaire... il se rappelait avoir dit ça à Trig. Mais lorsqu'il s'entraînait désormais, il ne pensait plus à Trig, ni à quiconque.» Tout au long du roman, ces voix noires et blanches se croisent et s'influencent mais sans jamais s'unir vraiment.

Devlin aura voulu sauver le monde, et même s'il en meurt, il n'aura pas tout à fait échoué. A la toute fin, Trig, le dernier des dix Indiens, le seul rescapé, tiendra sa propre conclusion: «Mais faut pas être tellement, comme il dit Devlin, faut pas être tellement pour que ça marche. C'était lui qui disait ça, ou moi? On s'en fou maintenant. Suffit d'un.»

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Atavisme et hérédité

Retour aux sources antérieures à la mémoire

GUYLAINE MASSOUTRE

FERRAILLE

Pascale Roze
Albin Michel, Paris, 1999, 173 pages

Pascale Roze, il y a trois ans, publiait un roman remarqué, *Le Chasseur zéro*, qui lui a valu le prix Goncourt. Elle s'attachait alors au monde de fer de l'aviation. Dans *Ferraille*, ce second roman sur lequel les critiques ont le regard sévèrement braqué, elle continue de s'intéresser au monde industriel du début du siècle. Non pour restituer son histoire mais pour évoquer une Cité sans nom, jadis ouvrière, aujourd'hui à l'abandon.

Qu'est-il advenu du monde moderne que chantait si bien Apollinaire? «En ce temps-là, elle est grise, la Cité, composée de maisons toutes semblables, briques de laitier et toits de tuiles, de potagers invariablement alignés. Elle est grise mais incroyablement vivante jusque dans ses déchirures et ses morts successives, avec sa rue des Italiens, sa rue des Polonais, sa rue des Marocains et des Algériens.» La sirène hurle. Les ouvriers se pressent vers l'usine. 1200 tonnes de fonte sortent chaque jour des hauts-fourneaux. Des wagons-poches la conduisent dans les convertisseurs qui la transforment en acier. Le feu signe toutes les opérations.

Pour l'usine, ce sont les «années de ferveur». Plus d'un millier d'emplois, gérés par les Barhneim, une lignée de capitaines d'industrie: on ne saurait imaginer qu'un jour cet empire sombrera; les luttes syndicales vont bon train. Mais la déroute survient, sous la forme écologique. Des enfants tombent malades, ils s'affaiblissent mystérieusement. Deux ans plus tard, accablée par le résultat des analyses, l'usine ferme ses portes. On se croirait au début de *Civil Action*, le scénario de Jonathan Harr.

Quelques années plus tard

Paulina Barhneim, la fille du dernier patron, est étudiante en médecine. Jean Pavelski, descendant d'un ouvrier polonais, suit le cursus tranquille d'un étudiant appliqué. La littérature lui permet de compenser la faiblesse qu'il a gardée de son enfance dans la Cité. Ils se rencontrent et s'aiment.

Jusqu'à-là, rien d'étrange. L'économie moderne, les progrès de la science et de la technique expliquent suffisamment l'évolution des choses. Mais que reste-t-il du monde industriel issu du XIX^e siècle, régi par les luttes de classes, les profits pour les uns et un dur labeur pour les autres? Cet univers noir et rouge que peignait Zola il y a tout juste cent ans s'est-il purement désintégré dans de nouvelles réalités socioéconomiques? Qu'est-ce qui lie au juste Jean et Paulina? Ces questions importent dans notre monde contemporain.

Pascale Roze brosse des portraits crédibles et sensibles avec une écriture rapide et précise. «Germinal, version durassienne», écrivait Jérôme Garcin dans *Le Nouvel Observateur*. Peinture d'un amour, mêlé de compensations et de compassion. De leur rapport l'un à l'autre. De leur égarement aussi, qui perce sous leurs performances professionnelles. On sent l'attachement et la tendresse percer dès qu'un détail les raccroche au temps de l'usine. Quant à Jean, il croit sincèrement que Paulina a entrepris de transformer leur Cité en «Cité céleste». Pour lui, elle est confusément l'ange du rachat.

Coquilles d'œuf

Mais le cœur de Paulina appartient



Pascale Roze

à l'usine. Quand un Chinois se présente pour la racheter, il emporte également l'héritière, que Jean s'efforce en vain de retenir. Depuis qu'il l'a obligée à avaler des coquilles d'œuf, il sait qu'elle est elle-même coulée dans les broyeuses de mâchefer. La fusion est achevée, l'amour est amalgamé, dissous, précipité, volatilisé.

Puis, un riche Américain se présente à la Cité endormie. Il vient investir dans «le premier Better Park d'Europe», dont la devise est: «Sport, santé, pureté». L'histoire, très simple, finit là, mais pas le roman, puisqu'une seconde partie, intitulée «La Neige», met en scène l'agonie délirante de Jean, qui s'étirole dans ses souvenirs et disparaît, transparent et léger comme une ombre.

Ce roman mélancolique ne recèle nulle surprise: on aura beau jeu de le juger simpliste, un peu trop prudent, stylistiquement parlant, prévisible et retenu dans l'analyse. Mais par son hommage à l'écriture réaliste, Pascale Roze ennoblit ces vies de presque rien qui sont maintenant le lot des oubliés du monde sidérurgique. Assistés par l'Etat-providence, ne sont-ils pas ces quasi-déchets, cette ferraille, limaille et grenaille que d'autres patrons, un peu plus loin, repoussent comme des scories, un peu d'écume échouée?

LE RAVIN DE LA FEMME SAUVAGE

Danièle Saint-Bois
Julliard, Paris, 1999, 208 pages

Tout va de travers chez les Orsoni. D'abord Dora, l'épouse qui vieillit mal. Son mari, c'est Ulysse, un écrivain raté. Et voici Lauren, la maîtresse qui est partie avec sa fille Lili et son amie Abby. Et puis il y a Franck, le fils débile et dément dont personne ne veut s'occuper et qui se fait écraser, laissant aux parents une culpabilité supplémentaire. Embrouilles.

La situation est bloquée dès le début du roman. «Direction Ithaca. Le soleil semblait faire crépiter la neige. J'ai baissé la vitre et j'ai lancé vers le ciel une poignée de ma vie.» Idéal, pense Ulysse, pour réfléchir, se souvenir

et repartir d'un bon pied. Le récit est donc construit sur ce que le temps déplace et dévoile, selon l'angle des émotions.

Mais le personnage ne déçoit rien, au fond, sans une périépie extérieure, sur laquelle il bute en s'agitant dans son désordre. Elle se présente en la personne d'Helen, la mère adoptive d'Ulysse, qui, dans sa maison de retraite, laisse passer des propos incompréhensibles. Ulysse se secoue: il part à la recherche de ses origines françaises. La route ensere de plus en plus Ulysse comme un cordon ombilical autour du cou d'un bébé naissant. Il étouffe, craint ce qu'il va découvrir mais sent l'issue prochaine. Question de respirer enfin.

La seconde moitié du livre est consacrée à l'enquête d'Ulysse. Mais elle se double d'un fait divers: Rose Orsoni a autrefois jeté son fils Ulysse, encore tout jeune, au fond d'un ravin, avec l'intention criminelle de s'en débarrasser. Le cauchemar d'Ulysse s'épaissit plus il met en relation sa conscience et sa destinée. Quant à Rose, elle vieillit à l'hospice avec des idées confuses, ses balbutiements de vieille gargarde et entêtée, d'épouvantail déplumé. Rose est affolée. Emportera-t-elle ses secrets de mère infanticide dans la tombe?

Ce roman sur les risques de rechercher la vérité de ses origines biologiques, et partant psychologiques, repose sur une bonne maîtrise des dialogues. C'est sa plus grande qualité: nous donner à suivre une histoire claire, sans doute pas des plus originales, mais vivante et bien menée.



Danièle Saint-Bois

Une littérature à découvrir



«Le seigneur des rutabagas (...) Totallement génial. On est vite accro à la prose délirante de l'auteur.»

Karine Vilder, *Clin d'œil*

«(...) une fable colorée et complètement désopilante (...) Une nouvelle voix originale!»

Pierrette Roy, *La Tribune*

«Truculent. Débridé. Loufoque. Décoiffant. Le roman de Noël est tout cela.»

Jean Fugère, *Le Journal de Montréal*



«Le Nomade est écrit avec sensibilité, dans une langue imagée, au rythme soutenu.»

Lise Lachance, *Le Soleil*

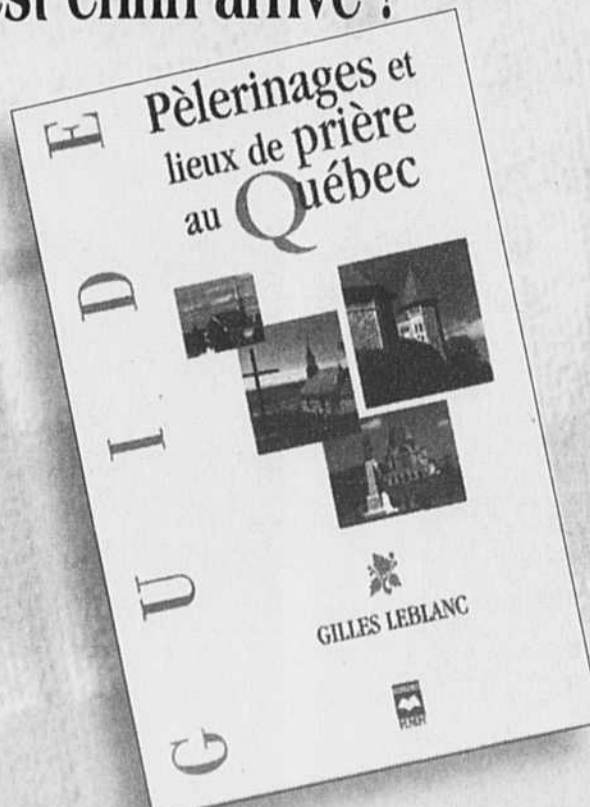
«On retiendra de ce roman qui n'en est pas un tout à fait la qualité de l'émotion, la fluidité de l'écriture, la simplicité de la construction. Le Nomade apporte à l'œuvre de Raymond Plante une dimension nouvelle, inattendue.»

Réginald Martel, *La Presse*

LA COURTE ÉCHELLE

ROMAN
16 96

Le guide Pèlerinage et lieux de prière au Québec est enfin arrivé!



144 pages
10 cartes
illustrations
19,95 \$

Gilles Leblanc parcourt la Province depuis deux ans.

Il a recensé les plus beaux lieux de prières.

Le résultat est impressionnant: un répertoire unique des sanctuaires québécois classés par région.

Le guide des pèlerinages, c'est:

- une sélection de 100 lieux
- un descriptif des lieux et des informations pratiques
- une liste des saints patrons
- des textes et des citations pour agrémenter la réflexion

ÉDITIONS HURTUBISE IMPLITEE

LIVRES
ESSAIS QUÉBÉCOIS

Pourquoi je ne suis pas frénétique

FRÉNÉTIQUES

Collectif sous la direction de Yvon Montoya et Pierre Thibeault
Triptyque
Montréal, 1999, 144 pages

« **Q**uelle est votre perception de la culture au Québec à l'aube du XXI^e siècle? » Voilà la question que Yvon Montoya et Pierre Thibeault ont posée à treize intellectuels québécois dans le cadre d'un projet radiophonique (CIBL) qui octroyait quinze minutes à chacun des participants. Leurs réponses se retrouvent aujourd'hui publiées dans *Frénétiques*, un recueil d'essais au ton plutôt négatif. Le projet était prometteur; le résultat est décevant, voire désespérant.



Louis Cornellier

Des poncifs assenés à répétition et avec une hauteur qui frôle la suffisance peuvent-ils tenir lieu de pensée? C'est ce que semblent croire Montoya, Thibeault et quelques-uns des intervenants regroupés ici. Aussi, on péroré pas mal, on réfléchit un peu, on méprise beaucoup, on fait sans cesse appel à la nécessité de briser les consensus pour faire place à une pensée libre et, finalement, on entonne en chœur le refrain du p'tit Québec intellectuel embourbé dans son nationalisme réactionnaire. C'est cela qu'on appelle ici réfléchir en intellectuel à l'état de la culture au Québec.

Pour nous, le nationalisme culturel n'est pas odieux

Défaitisme prétentieux
Je le dirai net: ce recueil, habité par une sorte de défaitisme prétentieux, condense en moins de 150 pages à peu près toutes les idées contre lesquelles je me bats depuis quelques années. Entreprise débridée de Québec *ba-shing* menée, à mon avis, à partir de bases erronées, collection d'affirmations idéologiques en vogue qui se présentent comme de la critique sociale pratiquée au nom d'une modernité mal définie, ce livre m'oblige à vous dire sans retenue pourquoi je ne suis pas frénétique.

D'abord, un mot sur l'intervention d'ouverture que signent les deux présentateurs. Affirmant être motivés par «une furieuse envie d'aller vers l'âme de ce qui fait la spécificité québécoise francophone», Montoya et Thibeault en arrivent à broser un portrait dévasta-

teur de la société québécoise. C'est le cas de le dire, tout va mal: nos élites, pour commencer, nous interdiraient l'accès à un imaginaire collectif créateur en nous enfermant dans un inconscient collectif réactionnaire; l'éducation s'en irait à vau-l'eau: «un apprentissage déficient, aucune formation historique ni littéraire, encore moins de la langue française puisque de toute manière certains professeurs eux-mêmes ne savent pas s'exprimer en français [...]»; la langue se folkloriserait de l'intérieur puisque porteuse d'une identité «encarcannée dans cet inconscient collectif paranoïaque»; enfin, et c'est le pire, nous n'aurions plus accès à l'universel (quel mot passe-partout!) puisque, ici, «ce n'est pas l'écrit qui s'est oralisé, mais l'oral qui s'est littéralisé». Le gros méchant, on l'aura compris, n'est nul autre que l'abominable nationalisme, cette posture du ressentiment si bien analysée, nous rappelle-t-on en guise de courbette d'usage, par «l'excellent travail de Marc Angenot».

Emportés par l'enthousiasme dénonciateur, les deux présentateurs étalent ensuite leurs états d'âme en énonçant des énormités qui pourraient faire sourire si elles étaient lancées par Yvon Deschamps. Celle-ci, par exemple, qu'il faudrait lire à l'envers pour se rapprocher du réel: «Il y a un tel mépris de l'anglais ici que nous en restons sidérés.» Et moi alors, surtout après avoir vécu dans un petit village et lu Fernand Dumont: «Dans la localité, parler l'anglais était considéré comme le comble du savoir, presque l'accès à la métaphysique.» Un mépris de l'anglais? Le constructivisme a tout de même des limites!

Drôle de nuance!
La nuance se pratique ici dans de bien drôles de formes: «L'archéologie du pays québécois est amérindienne, tout parle dans le sens de la culture amérindienne et pourtant quel silence autour d'eux.» Va pour le silence qui mérite d'être brisé, mais le «tout parle dans le sens de...» m'apparaît abusif et faux. Et l'Europe? L'américanité européenne même, si on préfère? Plus loin, André Major liera aussi culture québécoise et amérindianité, de même que Wajdi Mouawad, qui parlera d'un racisme responsable du fait que «la culture amérindienne soit autant évacuée». On

se demande bien, cependant, ce qui justifie une telle insistance. Bien sûr, les Canadiens français ont entretenu des rapports avec les autochtones, parfois cordiaux, parfois tendus, mais, sur le plan culturel, le métissage martelé ici est loin de sauter aux yeux. Faut-il s'en désoler? Peut-être, mais pas au prix d'un révisionnisme historique inutile et incertain.

Après cette entrée en matière qui prend les allures d'une critique d'un certain nationalisme frileux des années 20-30 qu'on tente de faire passer pour une idéologie actuelle, le recueil fait place aux contributions des treize intervenants invités. Ce sera, d'abord, le subtil René-Daniel Dubois, maître des diatribes, qui enfoncera son clou: «Ce que je crois, en résumé, c'est que le Québec est une société non seulement fasciste, mais encore une société qui a été fasciste avant même que le mot n'ait été inventé... et qui continue de l'être.» Une prédiction: lors de sa prochaine sortie, Dubois affirmera que le Québec était une société fasciste avant même d'exister.

Ce sera, ensuite, Marie-Andrée Lamontagne, habituellement plus perspicace, qui s'intégrera au ronron: «Tout

nationalisme culturel est odieux [...]» Ce sera Régine Robin qui renchéra: «Cet imaginaire bloqué, je le dis comme je le pense, ce blocage est dû à une certaine hégémonie du nationalisme, c'est-à-dire d'une pensée identitaire, d'une pensée de l'origine qui oblige toujours à voir l'autre comme une menace.»

Allié à cela, pour faire bonne mesure, un éloge du métissage et de l'hybridation suivra chez Francis Dupuis-Déri et Serge Ouaknine. Tout le monde, au Québec, est national et chante du pure laine, clame-t-on dans ces pages. Qu'à cela ne tienne, ici, nos penseurs libres, autonomes et créateurs se retrouveront dans le consensus inverse sans trop ressentir le besoin de se justifier puisque, semble-t-il, c'est ainsi quand on n'est pas fasciste.

Dupuis-Déri se serait-il échappé? En tout cas, au détour d'une réflexion qui se veut provocante et qui finit par être convenue et comique (vive l'hybridation, «je considère la bisexualité comme un idéal», etc.), il touchera enfin l'essence de ce projet: «Vous aurez l'impression que je n'ai rien dit, que je ne me suis pas prononcé, que j'ai fui les ré-

ponses. C'est que je crois que la culture québécoise permet justement de dire tout et n'importe quoi et que c'est cela qui fait sa merveille.»

Un traitement improvisé

Le problème, c'est que ce «tout et n'importe quoi», à force d'être répété par une frange importante de l'intelligentsia québécoise, risque de s'installer au poste de commande et de monopoliser un débat qui mériterait mieux que ce traitement improvisé, mais néanmoins tout entier traversé par une nouvelle doxa aussi aliénante que celle qu'il invente pour mieux la dénoncer.

Dans ces circonstances, je répéterai, quant à moi, autre chose. Non, le nationalisme culturel, pour nous, n'est pas odieux. Oui, ce métissage à tous crins dont on nous chante tant les vertus sans trop y réfléchir n'a pas à être situé au-delà de toute critique. Disney, Benetton et Peter Gabriel aussi se disent métis. Pourtant, leur attitude n'est rien d'autre qu'un refus de l'Autre qu'on fait mine d'accepter (de tolérer, dit-on parfois) pour mieux l'intégrer au Même en gommant sa différence. Oui, la société québécoise est l'Autre le plus évident de l'Amérique du Nord et l'accuser de se complaire dans le même parce qu'elle cherche à le faire reconnaître revient à faire le contraire de ce qu'on prétend défendre.

J'ai, pour ma part, du respect pour le nationalisme (pas nécessairement indépendantiste) canadien-français et québécois. Pas pour celui des élites politiques et économiques, trop souvent opportuniste et mesquinement stratégique, mais pour celui des élites culturelles (le chanoine y compris, à son heure), souvent relayé par le peuple,

un nationalisme donneur de sens, gardien d'une parole, socle d'une survivance qu'on a beaucoup méprisée, qu'on méprise encore, mais sans laquelle notre expérience et nos voix se seraient déjà tues.

Maxime-Olivier Moutier appelle cela «un pays d'obsessionnels» et va même jusqu'à affirmer que penser ne donne absolument rien alors que c'est d'agir dont il s'agit. Et si penser, c'était agir? Cette perspective n'emballerait pas l'écrivain: «Il y a encore moyen de faire un référendum, selon moi, et de sortir la culture québécoise de sa torpeur. Sinon, il n'y aura plus rien à faire au Québec. Si ça ne passe pas lors d'un troisième essai, c'est foutu, il faut s'en aller, déménager.» Entendez l'ultimatum: agir ou démissionner. Ces penseurs indépendants me désespèrent: ou l'indépendance nationale ou le départ.

Moi, quoi qu'il advienne, je resterai. Contre la clameur des faux universalistes qui sortent leur revolver quand ils entendent le mot «terroir», dans la tourmente d'un monde en train de se défaire sous les hourras enthousiastes de certains clercs qui se congratulent d'avoir perdu le nord, «il ne nous répugne pas de nous dire, nous aussi, nationalistes. Aux technocrates qui s'essouffent à fabriquer des mécanismes sociaux aux engrenages parfaitement ajustés nous opposons la volonté de travailler à maintenir les communautés précieuses ou les hommes croient que l'histoire est leur héritage et leur défi, eux-mêmes.» (Fernand Dumont) À la frénésie, nous opposons le lent travail d'une pensée respectueuse des vivants et des morts.

louis.cornellier@collanaud.qc.ca

Yvon Montoya
Pierre Thibeault

Frénétiques

Treize intellectuels québécois répondent à la question:
Quelle est votre perception de la culture au Québec à l'aube du XXI^e siècle?

René-Daniel Dubois, Louise Dupré,
Francis Dupuis-Déri, Jean-Claude Germain,
Suzanne Jacob, Marie-Andrée Lamontagne,
Geneviève Letarte, André Major,
Wajdi Mouawad, Maxime-Olivier Moutier,
Serge Ouaknine, Régine Robin,
Gaétan Soucy

Triptyque

Prix de poésie Terrasses Saint-Sulpice de la revue *Estuaire* 1998

ANDRÉ ROY

Vies

LES HERBES ROUGES / POÉSIE

138 p., 12,95 \$

XYZ éditeur

ROBERT BAILLIE
LE SURVENANT
LECTURE D'UNE PASSION

Rigoureux dans sa démarche analytique, Robert Baillie révèle la grandeur et la beauté du chef-d'œuvre de Germaine Guèvremont, *Le Survenant*.

Robert Baillie
Le Survenant
Lecture d'une passion

192 p. • 14,95 \$

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: (514) 525.21.70 • Télécopieur: (514) 525.75.37
Courriel: xyzed@mlink.net

DARLING

de Louise Desjardins

« [...] la simplicité même du country, avec ses histoires du quotidien parlant directement au cœur.»
Marie Labrecque, *Voix*

LEMÉAC

Été et lecture se conjuguent.
Passez chez votre libraire!

ELLES ARRIVENT EN LIBRAIRIE!

ANDRÉE DUFRESNE

LA LUNE EST MENTEUSE

Humour, passion, suspense, meurtre, psychanalyse et émotions diverses: un roman tragico-comique qui se déroule dans les bureaux d'un grand magazine d'actualité montréalais.

LANCÔT ÉDITEUR

ANNE BERGERON

ISLA NENA

Action, passion, plaisir de vivre et réflexion sociopolitique, apprêtés à la sauce des Caraïbes: le dosage ne pouvait être mieux réussi.

LANCÔT ÉDITEUR

ISABELLE BERGERON

JOURNAL D'UNE FEMME QUI AIME BEAUCOUP LES HOMMES

Le récit d'une quête, celle de la liberté. À vous, lecteurs, de découvrir, d'aimer, de détester ou de condamner cette femme impudique. Qui osera lui jeter la première pierre?

LANCÔT ÉDITEUR

FABIENNE ROITEL

COUVRE-FEU

Avec ses mots en ruine, ses cris de velours, ses urgences du souvenir, Fabienne Roitel en appelle à la mémoire nécessaire.

LANCÔT ÉDITEUR

LA VIE LITTÉRAIRE

Livres en ligne

Internet a ouvert des voies et fermé des chemins. Celui de l'édition, par exemple, est présentement au carrefour du passé et du futur...

Martin Bilodeau

L'État du cybercommerce, un bouquin a priori aride pour les profanes, constitué d'une collection d'essais écrits ou réunis par Vallier Lapiere et Yves Leclerc...

Il y a un marché pour les livres spécialisés ou pointus, qui font l'objet de très petits tirages, soutient Vallier Lapiere, qui a approché «zéro-zéro heure» lors d'un séjour au Salon du livre de Paris...

Certains maisons d'édition québécoises ont d'ailleurs été sollicitées par les Editions 00h00.com pour éditer sur demande certains de leurs titres. Boréal, par exemple, a cédé Zombi Blues, de Stanley Péan, ainsi que Côte-des-Nègres, de Mauricio Segura...

Quant à savoir si l'avenir de l'édition repose sur cette seule avenue (ou autoroute), rien n'indique que les éditeurs vont se ruiner sur la Grande Toile: «Ils vont attendre qu'il y ait plus de monde sur l'Internet», pressent Vallier Lapiere...

GRUPE SCABRINI IMPRIMEUR PRÉSENTE LES

BEST SELLERS

AGMV MARQUIS imprimeur

La passion du livre...

ROMANS QUÉBÉCOIS

- 1- LA PETITE FILLE QUI AIMAIT TROP LES ALLUMETTES, Gaétan Soucy, Boréal
2- TAXI POUR LA LIBERTÉ, Gilles Gougeon, Libre Expression
3- LE PARI, Dominique Demers, Québec Amérique

ESSAIS QUÉBÉCOIS

- 1- LES BŒUFS SONT LENTS MAIS LA TERRE EST PATIENTE, P. Falardeau, VLB éditeur
2- PAYS ET MENSONGES, Luc Bureau, Boréal
3- PASSAGE OBLIGÉ, Charles Siros, Éd. de l'Homme

LIVRES JEUNESSE QUÉBÉCOIS

- 1- NOÉMIE T. 7, Gilles Tibo, Québec Amérique
2- ROMÉO LEBEAU, Dominique Demers, Québec Amérique
3- LA MARQUE DU DRAGON, Jocelyne Sanchagrin, La courte ébelle

POÉSIE QUÉBÉCOISE

- 1- BROUILLARD, Serge Mongrain, Noroît

LIVRES PRATIQUES

- 1- JE MANGE, JE MAIGRIS ET JE RESTE MINCE, Michel Montagnac, Flammarion
2- GÎTES DU PASSANT 1999, Collectif, Ulysse

ROMANS ÉTRANGERS

- 1- UNE VEUVE DE PAPIER, John Irving, Seuil
2- L'ASSOCIÉ, John Grisham, Robert Laffont
3- GEISHA, Arthur Golden, J.C. Lattès

ESSAIS ÉTRANGERS

- 1- LA PRISONNIÈRE, Michèle Fitoussi, Grasset
2- L'OGRE INTÉRIEUR, Christiane Olivier, Fayard
3- LA PLUS BELLE HISTOIRE DES PLANTES, Collectif, Seuil

LE COUP DE COEUR QUÉBÉCOIS

- 1- SABINES, Guy Demers, XYZ

LIBRAIRIE PANTOUTE

Archambault Musique et livres, 849-6201 • Librairie Champigny, 844-3587 • Librairie Clément Morin, (819) 379-4153
Librairie du Soleil, (613) 241-6999 • Librairie du Square, 845-7617 • Librairie Gallimard, 499-2012
Librairie Garneau Inc., 384-8760 • Librairie GG Casa, (819) 566-0344 • Librairie Hermès Inc., 274-3669
Librairie Le Pureteur Inc., (450) 465-5597 • Librairie Le Parchemin, 845-5243 • Librairie Olivieri, 739-3639
Librairie Pantoute, (418) 694-9748 • Librairie Renaud-Bray Inc., 342-1516 • Librairie Yanguois, (418) 681-0254

EN COLLABORATION AVEC

ASSOCIATION NATIONALE

DES ÉDITEURS DE LIVRES

LIVRES

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Les petits trucs à Tonino
Aux frontières de la comédie, de l'étude de mœurs et du roman noir

TOUT À L'EGO
Tonino Benacquista
L'instant même
Québec, 1999, 151 pages

RÉMY CHAREST

Ne cherchons pas midi à quatorze heures, décrire les nouvelles de Tonino Benacquista et leur effet sur le lecteur, ça se résume en un substantif et son article: du bonbon. Humour, sens de l'intrigue, sens du phrasé et de la chute, vitalité et présence forte des personnages...

Benacquista, auteur des romans Trois carrés rouges sur fond noir et Saga, est le genre d'auteur qui vous fait éclater de rire par une réplique, une expression (les textes de son inculte désigné comme «une Berezina de la syntaxe», par exemple), un ton de voix placé juste comme il faut pour obtenir l'effet maximal. C'est aussi le genre d'auteur qui peut vous faire tourner les pages à toute vitesse...

Originalité

En lisant, on se demande bel et bien où il va chercher tout ça, telle-



ment les retournements sont originaux tout en semblant — signe d'un sens profond, instinctif de l'écriture et de la structure narrative — parfaitement plausibles. Toutes ces qualités le rendent éminemment sympathique au lecteur qui, du coup, lui pardonne les moments un peu plus convenus ou les exercices moins larges...

d'été un sédentaire, histoire d'un couple maudit formé d'un paparazzi et d'une call-girl de luxe, parce qu'avec Benacquista, il y a toujours quelque chose pour rattraper les petits creux.

Si, dans l'ensemble, la qualité individuelle des nouvelles est très forte, Tout à l'ego ne constitue toutefois pas un recueil construit, un projet d'écriture global — comme, par exemple, La guerre est quotidienne de Vincent Engel, également publié par L'instant même et bâti entièrement autour d'une thématique commune. Comme La Machine à broyer les petites filles, ce nouveau livre regroupe principalement des textes déjà publiés dans diverses revues et collections. Écrits dans une période de temps relativement courte, les textes montrent tout de même certaines préoccupations communes, en particulier les rapports entre la conscience et l'inconscience, les jeux de mémoire et d'intellect, au cœur de six des dix textes ici réunis.

Par rapport à La Machine à broyer les petites filles, Tout à l'ego se distingue également par un apport sentimental plus fort et l'intériorisation plus forte des rapports amoureux et familiaux. Transfert (où la psychanalyse devient un piège infernal et, par un superbe retournement, une autorisation à l'adultère) et Bobinages (où le magnétoscope devient un étrange lieu de convergence de la famille, du couple et de sa libido) sont en ce sens des progressions intéressantes dans la palette d'écriture du nouvelliste Benacquista. Déjà qu'il ne manquait pas grand-chose à notre bonheur, du temps du premier recueil...

Les voyages du peintre

Un séjour africain de Delacroix

SOUVENIRS D'UN VOYAGE DANS LE MAROC

Eugène Delacroix
Éditions de Laure Beaumont-Maillet, Barthélémy Jobert et Sophie Join-Lambert
Gallimard, Paris, 1999, 180 pages

NAÏM KATTAN

Dans sa peinture, Delacroix a abondamment évoqué l'Algérie et le Maroc. À partir de la conquête de l'Égypte par Napoléon, l'Orient est, en effet, entré dans les lettres et les arts de France. Après la conquête de l'Algérie par la France, Delacroix s'est rendu, en 1832, à Alger et au Maroc. Le récit de son voyage au Maroc, demeuré inédit, fut conservé dans les papiers de son ami et exécuteur testamentaire Achille Piron jusqu'à sa vente en 1997. Il s'agit d'un court récit, suivi de notes de voyages. Ainsi, l'introduction de Barthélémy Jobert occupe la moitié de cet ouvrage.

Pour tous ceux qui s'intéressent à l'œuvre du peintre, ce récit est assurément important car il révèle des aspects, voire des dimensions peu connues de sa personnalité. Il ne manque pas d'attraits pour un plus

grand nombre de lecteurs car il met en lumière l'attitude d'un artiste français, intelligent et éclairé, quand il découvre l'Orient. Attiré d'abord par l'étrangeté, l'exotisme, il n'a que des éloges pour les vêtements, les couleurs et les décors qui ornent les mai-

sons. Il considère les costumes et l'architecture de l'Europe bien inférieurs à ce qu'il regarde. Cependant, le premier moment d'éblouissement passé, il commence à voir le revers de la médaille: la saleté à côté de l'opulence. Les juifs, dont il a souvent esquissé les portraits, sont moins confinés à l'intérieur de leurs demeures que les musulmans mais sont soumis à des humiliations.

Femmes

L'ouvrage comprend des dessins, des croquis, des aquarelles qui représentent des rues et des maisons de Tanger. Les seules femmes qu'il peut prendre pour modèles sont des juives car elles sont relativement plus libres et plus accessibles. Frap-

pé, puis légèrement séduit, par le voile qui cache la femme musulmane et l'entouré de mystère, il rejette ensuite l'enfermement auquel il la condamne. Il déplore l'infériorité à laquelle elle est réduite.

Derrière les visages amènes et souriants des hommes, il constate la même cruauté, la même cupidité qu'ailleurs. Plus il voyage, plus il constate la similitude des hommes. Ce qui frappe dans ce récit, c'est la perspicacité, la lucidité et l'honnêteté du peintre. Il ne se laisse pas longtemps prendre par l'exotisme. Attiré par la différence, il l'érige d'abord en supériorité pour se rendre vite compte des similitudes.

Delacroix ne se laisse pas tromper non plus par le luxe apparent. Il décrit un paysage, mais c'est l'œil du peintre qui prend vite le dessus. Décrire n'est pas peindre, dit-il. En effet, ce récit est une invitation à revoir les tableaux de Delacroix, car le voyageur nous donne une impression de la profondeur du regard de l'homme.



Advertisement for 'revue possibles été 1999' featuring a list of articles and authors, including 'Avec ou sans Dieu' and 'Femmes'.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Le prosateur

LA NUIT

Giorgio Manganelli
Traduction de Dominique Férault
Gallimard, coll. «Le Promeneur»
Paris, 1999, 236 pages

DAVID CANTIN

Lire Giorgio Manganelli demeure une expérience littéraire unique. Il faut traverser des fictions comme Amour (Denoël, 1986), Dall'Inferno (Denoël, 1987) ou Centurie (Christian Bourgois, 1995) pour s'en convaincre. Souvent associé à l'avant-garde italienne des années 70, cet auteur échappe pourtant à toute classification. Chaque nouvelle traduction d'une œuvre aussi complexe que multiple nous permet d'avancer un peu plus loin dans ce labyrinthe des formes et de l'imaginaire. Inventeur hors pair, il a conçu un monde parallèle où le «bruit de la prose» trace l'impossible dénoûment de l'être humain dans sa quête «hilario-tragique».

Quatrième volume à paraître dans la collection «Le Promeneur» chez Gallimard, La Nuit est un autre exemple dérivant de prouesses rhétoriques et d'autonomie littéraire. Quelque part entre le recueil de nouvelles et l'autoparodie, ce livre suit le chemin inverse des genres. Il compose à travers sa propre discontinuité l'histoire derrière les masques de son auteur. Celui qui refuse de dire son drame, son existence, son angoisse et sa quête. Manganelli préfère que l'on contemple l'architecture de ses projets aussi médiés qu'éclatés: ses «itinéraires erratiques».

De 1979 à 1986, il travaille sur le canevase possible de La Notte, qui se veut une première géographie formelle du Maréage définitif (un volume essentiel, à paraître dans la même collection). Porteurs de situations narratives muries au fil des années, ces 16 textes constituent le microcosme d'une œuvre des plus prolifiques. On retrouve toujours cette obsession de la contrainte, de l'obstacle, de La Littérature comme mensonge, de l'amour et de la mort. On entre dans la chambre noire de l'écrivain, dans sa nuit obscure, là où le doute éclaire la vérité paradoxale de vivre. À l'image de l'hérétique livré aux flammes qui proclame que la fin du monde est derrière nous, Manganelli se moque des conventions littéraires afin de mettre en évidence sa grande théologie négative.

En styliste baroque, cette voix originale croise le traité spirituel et la méditation sur le Coran avec l'intrigue policière. Hors des limites temporelles, aucune carte ne divise précisément les territoires manganelliens.

Complexité

Dans l'univers fascinant de ces nouvelles, la situation remplace le récit ou l'histoire. Tout se transforme à partir des détails curieux qui imprègnent la complexité de cette parole. Ainsi, où sommes-nous au fil de ces monologues qui hésitent entre l'éveil et le sommeil? Dernière nuit où tout commence, lorsqu'une forme géométrique permet d'évoquer la signification de l'«écité de Dieu»: lorsque la mort lance des pierres aux vivants. Au lieu de voir ce que la mémoire solitaire retient, on se rend à l'extrémité d'une catastrophe autobiographique cosmogonique vers «l'astromie du moi». Un discours qui évite ainsi le renseignement autobiographique et rapproche plutôt le célèbre Bartoli de l'Argentin Rodolfo Wilcock.

S'il s'agit d'un roman d'apprentissage, on assiste donc à ce que l'auteur nomme «la délicate pratique de l'existence». Puisqu'il faut croire, que ces petits livres sont à la recherche de «lecteurs inexistant»: «Je me réveille au centre du néant; de toute part, autour de l'axe pullulent les aubes et les aurores, les crépuscules, les nuits, les midis, les minuits; axe du monde, le ciel des étoiles de cristal roule, les rochers arides volent, et m'habitent fantômes, anges, démons. Le centre est un lien emplé de murmures; non, c'est un lieu comblé de silences chargés de sens. M'échoient rosée et aridité, passages de comètes, un dialogue avec une voix amoureuse juvénile [...]. En un ultime geste, acte de sollicitude empreinte de pitié, je tue le monde, qui me regarde avec des yeux tranquilles d'animal épuisé: je m'éveille à une nuit totale.»

Manganelli ne pratique pas l'art romanesque, il écrit à haute voix. Cette prose cache derrière elle un des grands orateurs modernes. Grâce à l'excellente traduction de Dominique Férault, on devine le talent extraordinaire de cet auteur radical qui n'a pas peur de mettre l'essence du langage en jeu. C'est à travers ce risque qu'il faut comprendre le pari qu'a soutenu ce prosateur italien inimitable.

LIVRES ANCIENS ET MODERNES

• Achat • Vente • Expertise



BOUQUINERIE SAINT-DENIS

4075, rue St-Denis (angle Duluth)
Achats à domicile
(514) 288-5567

LES ARTS

ARTS VISUELS

Le cri de la mouche

Noces de Cana dérouté et dérange

PAR L'APPEAU
DU BRACHYCÈRE

OU COMMENT IMITER
LE CRI D'UNE MOUCHE

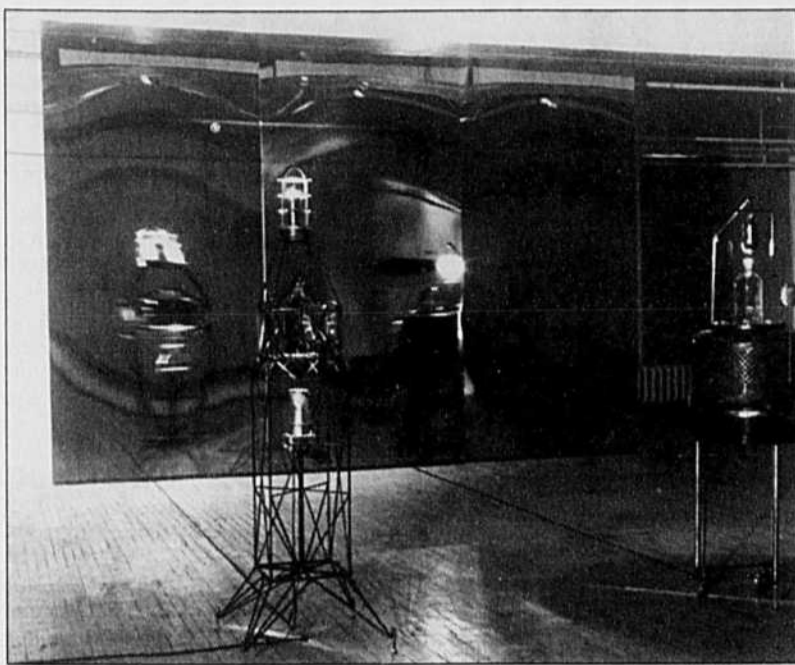
Noces de Cana

Galerie Circa

372, rue Sainte-Catherine Ouest,
local 444

Jusqu'au 19 juin

BERNARD LAMARCHE



GUY L'HEUREUX

Par l'appel du Brachycère, une œuvre du duo Noces de Cana

Les sorties du duo Noces de Cana se font plutôt rares. Mis à part une petite apparition l'an dernier dans la vitrine de la galerie Occurrence, leur dernière présence mont-réalaïse remonte à 1993, où le tandem formé de Violette Michaud et d'Yves Blais exposait à la galerie Circa, où on les retrouve aujourd'hui. On se souvient alors du mannequin de cuir, du chien de garde et des voix scandées par le bruit incessant du fouet claquant sur le corps aliéné, de même que de l'image vidéo solarsée de cet homme mimant le geste de s'enlever un faux cil. Poursuivant son travail de mise en scène de rituels à teneur hautement symbolique, la paire récidive avec un étrange théâtre de machine et d'écrans. Déroulant et exigeant.

Cette nouvelle installation n'est pas sans rappeler la scénographie de la précédente. L'écran de projection a laissé sa place à un mur suspendu fait d'un miroir sans teint laissant donc légèrement transparaître certains jets de lumières intenses. Les deux personnages de la pièce précédente ont été évincés pour laisser la place à deux structures de fer hybrides, et à l'endroit où avaient été disposés les cocons de céramique s'agitent des circuits électriques aux cliquetis insistants, marquant des alternances dans l'éclairage.

L'œuvre est faite de mystère. Le titre déjà, avec ses connotations scientifiques, donne le ton de la pièce. Petit instrument avec lequel il est possible d'imiter le cri des animaux pour les attirer, l'appel sert ici à rendre le cri improbable des mouches (dont la sous-classe est celle des brachycères) que sont les drosophiles utilisés dans la pièce, ces insectes qui se reproduisent rapidement, utilisés dans les recherches sur la génétique.

Mouches et drosophiles

À la fois sépulture et poste d'observation scientifique, tels des pointeurs, les architectures sommaires des structures centrales supportent des contenants de verre dont l'un est rempli de mouches mortes et l'autre est le lieu de reproduction des drosophiles. Les deux postes sont munis de lunettes grossissantes qui assignent au spectateur un rôle spécifique. C'est la seule donnée claire qui régiment minimalement les agissements du spectateur. Pour le reste, il est possible de déduire de cette pi-

Questions et réponses

Parfois, l'ignorance peut être plus nourrissante que le partage de la connaissance, du savoir. Cette pièce parvient à nous rappeler que les questionnements, ceux du spectateur y compris, peuvent être plus générateurs que les certitudes, que les

réponses. Par ses jeux dramatiques, son ambiance clinique mais aussi industrielle, la cohérence de son esthétique, à travers le déploiement d'une symbolique dont les ficelles peuvent nous échapper (il faut y passer du temps), l'œuvre atteint ce qui nous semble être un de ses buts, soit celui de vouloir interroger les diverses entrées technologiques et autres qui servent à appréhender le monde et surtout la vie, qui est posée ici tel un mystère.

Chose sûre, par des moyens issus d'une technologie relativement pauvre, Noces de Cana met en scène dans cette nouvelle pièce les codes de l'observation, de la domination par le regard et de l'assujettissement par la connaissance. Et cette technologie absente se penche sur un domaine, celui de la vie et de la mort, soumis à l'expérience. Le mystère reste à percer, tant l'œuvre joue sur l'opacification, la dérouté des signes, des niveaux de savoirs. A vrai dire, cette œuvre nous prend quelque peu au dépourvu. C'est d'ailleurs ce que Noces de Cana a su le mieux faire depuis ses débuts, à savoir nous renvoyer en pleine face nos comportements comme codes. Ceci dit, beaucoup d'éléments sont déployés, telle une vitrine, pour finalement créer une œuvre passablement obscure.

Cabinet de curiosité

Les sculptures junk mécanisées de Kantor

THE FILE CABINET PROJECT

Istvan Kantor

Galerie Oboro

4001, rue Berri, local 301

Jusqu'au 13 juin

BERNARD LAMARCHE

Leader néoiste, tenant du trash et du junk art, faisant dans la musique underground et la performance depuis près de 25 ans, Istvan Kantor, alias Monty Cantsin, s'est bâti une réputation dans les cercles avant-gardistes en tant qu'artiste sans compromis, changeant constamment de direction. Son travail a le plus souvent été perçu comme provocateur et rebelle, mais l'utilisation de la technologie qu'il défend et ses présences agressives et violentes sur scène en font un artiste qui a laissé sa marque.

Kantor est plus connu pour sa *Blood Campaign*, une série d'actions, ininterrompue depuis 1979, où il macule les murs de musées avec son propre sang, notamment en 1988, au Musée d'art moderne de New York, en guise de dénonciation de la brutalité policière à l'endroit de manifestants au Tompkins Square, que les forces de l'ordre avaient décidé de vider de ses sans-abri. Kantor avait présenté des toiles faites en partie de son sang aux Cent jours d'art contemporain de Montréal en 1993. Ses performances récentes rendent le bruit en spectacle. Il y a deux ans, à Amos, dans le cadre du troisième Symposium en arts visuels de l'Abitibi-Témiscamingue, il s'attaquait au théâtre même, à sa frontalité, martelant les rideaux rendus sonores par la technologie, créant un véritable mur de son à peine supportable.

L'exposition

En plus d'une sélection vidéo — il faut s'arrêter sur la cadence saturée de *Black Flag* (1998, prix Téléfilm du meilleur film et vidéo canadien au Festival de la vidéo et du film indépendants, Images 98, à Toronto) —, Kantor expose à Oboro des sculptures junk mécanisées qu'il produit depuis 1993. Dans un environnement assombri (les murs de la galerie sont couverts de dessins à l'imagerie violente et explicite), de larges classeurs sont couplés à des machines hydrauliques. Une fois activées, ces machines érotiques produisent des bruits de martèlement, des percussions agressives, une cacophonie syncopée.

Au centre de la salle, une autre pièce de mobilier métallique, imposante, s'ébroue de façon intermittente, celle-là au mouvement littéralement copulatoire. Au mur, des extraits en rafale de performances de Kantor reprennent ce va-et-vient machinique, parasité de bandes-annonces qui s'accumulent de manière anarchique, aux messages nihilistes. Tout cela est repris dans une autre pièce, interactive, où deux machines d'information sont reliées l'une à l'autre, le classeur à tiroirs et l'ordinateur.

La critique de Kantor de l'aliénation est toujours aussi fervente. Le contrôle de l'individu par la force, par les mots et par la propagande a toujours été sa cible. Ici, cependant, le détour par les classeurs comme monuments de la domesticité contrôlante et du totalitarisme ambiant n'est pas des plus aboutis. Ceci étant, l'exposition —

étonnamment, nous dit-on, la première pour le néoiste en solo et en galerie, avec des objets sculpturaux — tranche avec le calme respectueux des galeries, qui exige d'être bousculé à l'occasion. À titre de comparaison, Kantor va beaucoup plus loin et est beaucoup plus conséquent que l'artiste new-yorkais Paul Garrin, dont le Musée d'art contemporain exposait les cabots virtuellement féroces, il y a deux ans.

À moins que ce ne soit Kantor qui, désormais, introduise la musique industrielle dans les galeries? Mais sa manière de produire des rythmes et des sons relativement connus en musique industrielle, on pense aux groupes Rammstein, Young Gods et autres Nine Inch Nails, et d'autres plus pop, largement diffusés, même s'ils sont ici rendus mécaniquement, limite les possibilités bruitistes (Kantor parle de système socio-acoustique). Mais encore, paradoxaux sont les renvois incessants d'une pièce à l'autre. Malgré que cette exposition n'ait rien de docile et ne laisse pas l'épiderme en paix, elle n'évite pas l'écueil que toute la production de Kantor entretient, à savoir qu'elle entreprend d'ériger l'irrévérence en système. Entre deux systèmes, il ne reste qu'à choisir.



MICHEL DUBREUIL

Vue de l'installation *The File Cabinet Project*, de Istvan Kantor.

Du 1^{er} au 11 juin 1999

Andrée Favre, Guy Savard, Isabella Smolka

Trois artistes diplômés de l'École des beaux-arts
du Centre des Arts Saïdye Bronfman

GALERIE DOMINION

1438, rue Sherbrooke Ouest, Montréal 845-7471 Du lun. au ven. de 10h à 17h

GÉRARD DANSEREAU

Félins, fusées et espace

TABLEAUX RÉCENTS

Jusqu'au 26 juin

GALERIE SIMON BLAIS

4521, rue Clark Montréal H2T 2T3 514-849-1165 Ouvert du mardi au samedi de 10 h 00 à 17 h 30

Pourquoi pas un virage culturel ?

5-6-7 juillet - la santé se conjugue avec l'histoire :

- hébergement au Manoir de Tilly
- visite de l'Hôpital Général de Québec, du centre d'interprétation de GROSSE-ÎLE
- exposé sur la restauration de tableaux et visite de la rétrospective DALLAIRE au Musée Québec.

Date limite de réservation : 5 juin

Bientôt, un circuit aînés/enfants, Arthabaska, église et musées...

En collaboration avec Nadeau et Rouleau L'autre voyage inc. Détenteur d'un permis du Québec

Les beaux détours

CIRCUITS CULTURELS
(514) 276-0207

GALERIE BERNARD

EXPOSITION

Antoine Pentsch

«Monotypes récents - Fugue et Suite archaïque»
(œuvres sur papier)

JUSQU'AU 5 JUIN

90 av. Laurier Ouest Tél. : (514) 277-0770
du mercredi au vendredi de 11 h à 17 h 30, samedi de midi à 17 h

Notre 25^e anniversaire ça se fête avec vous...

Vous êtes invités aux **FESTIVITÉS**

les **5 et 6 juin 99** de 12h à 18h

venez visiter notre exposition d'objets **Farfelus**

25 l'empreinte
ANS de CRÉATIONS

QUAND LA PASSION DEVIENT...
COOPÉRATIVE

272, rue Saint-Paul Est, Vieux Montréal
tél : (514) 861-4427

15% de rabais sur présentation de cette annonce

EXPOSITION

DAVID BOLDUC

ŒUVRES RÉCENTES

JUSQU'AU 5 JUIN 1999

WADDINGTON & GORCE

1446, rue Sherbrooke Ouest

Montréal H3G 1K4

Tél. : 847-1112 Fax : 847-1113

Du mercredi au samedi de 10 h à 17 h

E-mail : wadgorce@total.net

Web : http://www.total.net/~wadgorce

Pierre-Léon Tétreault
Territoires d'allégresse

Tel un hommage à Jean-Paul Riopelle

Travaux récents & lancement de l'album d'estampes «Partout le Jazz»

OTTAWA
13 mai-10 juin

Galerie Jean-Claude Bergeron
150, St-Patrick
(613) 562-7836

QUÉBEC
23 mai-15 juin

Galerie Madeleine Lacerte
1, Côte Dinan
(418) 692-1566

MONTRÉAL
4 juin-10 juillet

Galerie Du Gazon-Couture
1460, Sherbrooke ouest
(514) 286-4224

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
Québec

déclics ART ET SOCIÉTÉ

le Québec
des années
60 et 70

Jusqu'au 31 octobre 1999

Deux expositions sur un même thème
présentées simultanément au Musée de
la civilisation à Québec (jusqu'au 24
octobre) et au Musée d'art contemporain
de Montréal (jusqu'au 31 octobre).

185, rue Sainte-Catherine Ouest
Montréal (Québec)
métro Place-des-Arts

Renseignements : (514) 847-6226



Pentacom SC&R

une présentation de

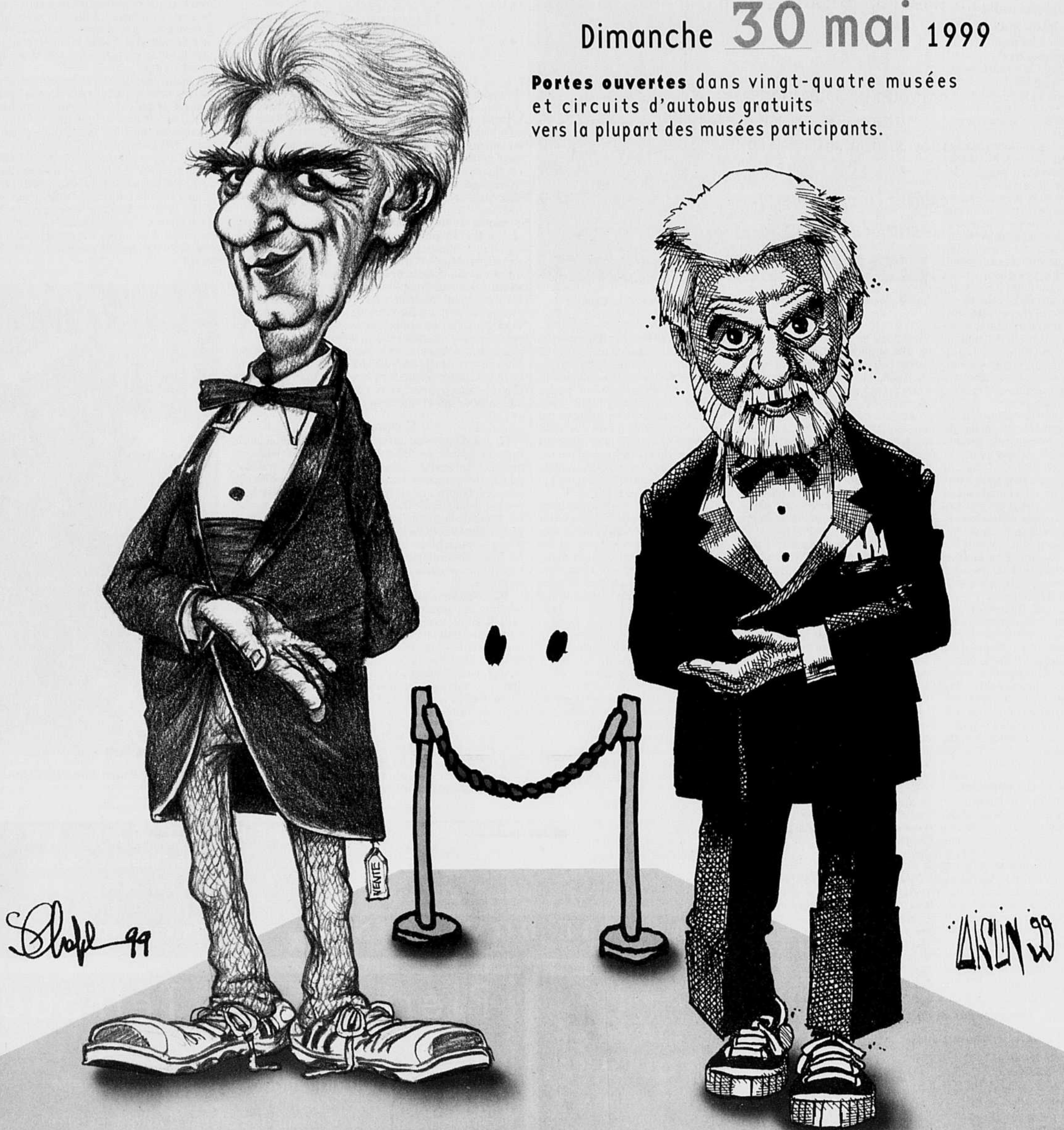
BENSON & HEDGES



La Journée des musées montréalais American Express

Dimanche **30 mai** 1999

Portes ouvertes dans vingt-quatre musées
et circuits d'autobus gratuits
vers la plupart des musées participants.



Dessinez-vous un beau dimanche !

Les caricaturistes Chapleau (La Presse) et Aislin (The Gazette) vous invitent
à la 13^e édition de la *Journée des musées montréalais American Express*.

Dès 9 heures, montez à bord d'une des navettes gratuites de la STCUM à l'un des trois points de départ :
le Centre Infotouriste au Carré Dorchester, le Musée Stewart et le Musée d'art de St-Laurent.
Les navettes seront offertes toute la journée, jusqu'à 17 heures, et les correspondances d'un circuit
à l'autre seront possibles uniquement au Centre Infotouriste.

Information : Info-Arts Bell 790-ARTS

La **Fondation American Express**, commanditaire principal de l'événement,
offre à ses détenteurs, le 30 mai seulement, une **réduction de 20%** sur les achats
faits dans les boutiques des musées ou sur les tarifs d'adhésion aux programmes
d'Amis en utilisant leur carte American Express pour les régler. De plus, ces
détenteurs de carte auront accès à des salons de détente au Musée d'art
contemporain de Montréal et au Musée des beaux-arts de Montréal.



INFOTOURISTE



Gouvernement du Québec
Ministère de la Culture
et des Communications



LE DEVOIR



The Gazette



clearNET



LIBERTÉ
YOGOURT